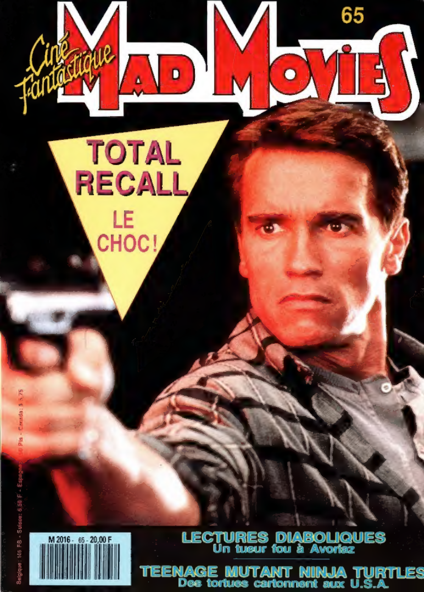

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 27
GREMLINS II
LA NUIT DES MORTS-VIVANTS II
CINE-MUSCLES : Van Damme Stallone Lundgren Norris
SUPER-NANAS
M 3226 - 27 - 20,00 F
Belgique : 146 FB
Espagne : 550 Pts
ACI : 1510 CPA



65
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
TOTAL RECALL
LE CHOC !
M 2016 - 65 - 20,00 F
LECTURES DIABOLIQUES
Un tueur fou à Avoriaz
TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES
Des tortues cartonnent aux U.S.A.



SOMMAIRE

8. GREMLINS II

On prend les mêmes et on recommence ? Pas tout à fait. Gizmo, le gentil mogwaï est toujours là, mais engendre une flopée de gremlins d'un genre nouveau qui mettent à sac un gratte-ciel futuriste. Joe Dante gagatise et signe sa première suite.

12. BODY MOVIES

Des noms connus et moins connus au générique de ce topo sur le monde du muscle cinématographique. Stallone, Lundgren, Norris, Van Damme, mais aussi des petits nouveaux postulant au vedettariat, Olivier Gruner et Emmanuel Kervyn, tous deux francophones à l'assaut d'Hollywood. En prime, Eric Roberts, baraqué le temps d'un film.

20. JACKIE CHAN : PUISSANCE 16

Après avoir été décoré de la médaille de chevalier des Arts et Lettres, Jackie Chan connaît d'autres honneurs. *Delta Vidéo* sort à la vente seize de ses films. Une collection unique et indispensable pour les admirateurs du plus fameux casse-cou de Hong Kong.

24. SUPER NANAS II

La suite de nos chaudes archives. La carrière de Traci Lords passée au crible en vue de la sortie de Cry Baby, des mini-stars cantonnées dans la zone Z, des Romans Porno japonais qui sont aussi des films féministes, et enfin, de la castagne, avec Cynthia Rothrock, karatéka dont la souplesse est sans équivalent chez les mecs.

34. THE KING OF NEW YORK

Une perle noire, un chef-d'oeuvre de violence, de désespoir. Abel Ferrara, aussi défoncé que ses héros, décrit un monde sans pitié, terriblement réaliste et bizarrement surréaliste. Sublime et plus encore...

36. LA NUIT DES MORTS-VIVANTS II

La Nuit des Morts-Vivants, c'était en 1968. Depuis, des dizaines de cinéastes ont vainement essayé de faire mieux. 1990, le maquilleur Tom Savini, appuyé par George Romero, tente le tout pour le tout : le remake à la ligne près.

38. CANNES 90, LE MARCHE DU FILM

Un bon cru. Les nanars se montrent moins envahissants qu'à l'accoutumée, et les bonnes surprises fleurissent au hasard des salles du Marché du Film. C'en est presque providentiel de se taper six films par jour !

42. CHERIE B : ZOLLYWOOD

La série Z se porte bien. Certains cinéastes ont même décidé d'y faire carrière et oeuvre de ringardise devant le Créateur. Entre les vampires lubriques et les tronçonneurs armés de plumes, les remakes de vieux classiques et les pompages éhontés, des noms s'élèvent. Ils ne seront jamais dans le Larousse des cinéastes.

Et aussi. 4. **EXPRESSO** : des news, des potins, des interviews rapides, des échos... 44. **CINE CIBLES** : GunMen, Chasseur Blanc, Coeur Noir, Coupable Ressemblance, Deux Flics à Downtown, Mettons les Voiles, War Party et Kill Me Again. 47. **COURRIER DES LECTEURS** : ils nous disent tout. 48. **VIDEO** : Platoon Leader, Hard Way, Nasty Boys, Cannonball III... et une polissonnerie pour clôturer le numéro. 52. **THE END.**



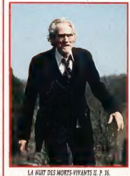
GREMLINS II. P. 8.



Jackie Chan. P. 20.



Traci Lords dans CRY BABY. Et Super Nanas P. 24.



LA NUIT DES MORTS-VIVANTS II. P. 36.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/*Mad Movies*. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction et maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Guy Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaborateurs** : Stéphane Bourgier, Cyrille Giraud, Catherine Pétroff, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Marc Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Rome), Marcel Burel (Plougazoll).
Composition : The Mansart Compo Corporation & Associates Inc. **Photogravure** : IGO. **Impression** : Imprimerie Jean Didier. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : Juin 1990. **Commission paritaire** N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 27 tiré à 70.000 exemplaires. **Rédaction/ administration** : 4 RUE MANSART 75009 PARIS.
Remerciements : Agence 2001, Michel Burstein, Christian Copin, Yvette Calmel-Rougerie, Françoise Dessaigne, DDA, Jane Gibbs, Henri Gigoux, François Guerrar, Isabelle Ichay, Christophe L., Priscilla McDonald, Multimédia Promotion, Gilles Polinien, Robert Schlockoff.

En couverture, illustration de Laurent Melki.

EDITO

39 francs, 50 francs, 79 francs... Pour le prix d'un bouquin, vous avez maintenant un film. Pas toujours du meilleur cru, mais tout de même un film de cinéma. En vidéo. Et partout. Dans les hyper et supermarchés, dans les stations d'autoroute, dans les solderies. Et même, parfois, dans les vidéo-clubs. Prix maximal : 200 francs. Dire qu'il y a quelques années, une cassette vidéo enregistrée se vendait autour des 500 francs.

Mine de rien, tout a changé à une vitesse supersonique. On peut se lamenter sur la disparition des séries B et Z en salles, mais elles pointent désormais leur nez sur *La Cinq* et sur *M6*. Le cinéma, ce n'est plus seulement de la pellicule, mais aussi de la bande magnétique et du télé-cinéma. Faut bien se le mettre dans la tête. C'est vrai aussi : rien ne vaut un écran géant lorsque le spectacle s'y adapte. Découvrir **Total Recall** sur un petit écran équivaut à lui soustraire une bonne moitié de son potentiel. Imaginez **Highlander II**, en février 91, compressé dans votre salon, resserré dans le tube cathodique comme un petit gros qui n'arrive pas à rentrer dans son futal. Criminel. On peut l'annoncer dès à présent, **Highlander II** sera un événement. Les premières images, vues à Cannes dans une salle bourrée d'acheteurs, soulèvent à quelques bons centimètres du fauteuil. Un travelling, dément d'ampleur, dans un hangar immense transformé en hôpital, une rivière souterraine surplombée d'un pont lui-même survolé par des hélicoptères, un duel à l'épée entre Christophe Lambert et le méchant (Michael Ironside, métamorphosé en Jack Nicholson) dans un décor néo-industriel... Mettre ces images en conserve relève de la correctionnelle, mais les éditeurs vidéo se lèchent déjà les babines. Même en cas de succès triomphal sur les grands écrans, **Highlander II** connaîtra sa véritable et plus durable carrière dans un boîtier de plastique. C'est le lot du cinéma. Qu'on regrette ou qu'on approuve, c'est aussi son avenir. Les collections "Palme d'Or" et "Mémoire du Cinéma Français" recueillent un succès énorme. Leurs éditeurs, *Fil à Film* et *René Château* l'ont compris mieux que tous. Et avant. Ils reçoivent donc toute notre estime.

Marc TOULLEC

EXPRESSO

Alors que **The Fourth War** avec Jurgen Prochnow et Roy Scheider demeure toujours inédit, John Frankenheimer (dernièrement **Dead Bang**) accumule les projets. Il réalisera d'abord **Fatal Agent** d'après une actualité brûlante : un complot CIA/terroristes visant une usine de produits chimiques au Moyen-Orient. Frankenheimer enchaînera sur une comédie, **Liar, Cheat & Thief** dans laquelle un ex-alcoolo et une avocate tentent de sauver des pelleteuses d'un promoteur immobilier vorace une maison vouée à la réinsertion sociale.

Du délire, ma bonne dame, du délire. Jack Nicholson demande 45 millions de dollars pour reprendre le rôle du Joker dans **Batman II** dont le budget se monterait à 100 millions de dollars. Question billets verts, **Days of Thunder** de Tony Scott revient à 75 briques US et **Le Parrain III** de Coppola à 60, un budget de misère presque. Avec 100 millions de dollars, un producteur radin comme Roger Corman pourrait aligner cent films, et la firme française *Eurociné* (souvenez vous du **Lac des Morts-Vivants**) au moins trois fois plus.

VICE ACADEMY II



VICE ACADEMY II : de quoi se fendre la gueule !

Amateurs de vannes bien lourdes, d'érotisme frileux et de parodie, **Vice Academy II**, de Rick Sloane, vous comblera d'aise. Les vedettes en sont Ginger Lynn Allen, star repentie du porno et Linnea Quigley, égérie de la série Z hollywoodienne. Elles incarnent Holly et Didi, deux agents de la Mondaine fraîchement sortis de l'école et qui ratent lamentablement leur première mission. Elles se retrouvent alors flanquées de Miss Devonshire, leur instructrice. La fine équipe doit désormais mettre fin aux agissements du terrible Fly, lequel menace d'empoisonner toute l'eau des Etats-Unis si le gouvernement ne lui livre pas 20 millions de dollars. Les nénettes échouent, mais les autorités ont encore une ressource : un colosse moitié femme, moitié robot, terreur de tous les criminels, le BimboCop. Au terme de l'aventure, le trio pénètre dans le Vicérama de Fly où Holly et Didi, sous l'emprise d'une potion d'amour, se livrent à un strip-tease. Le BimboCop dérouille finalement le vilain de l'histoire.



Ecrit, produit et réalisé par Rick Sloane, **Vice Academy II** est une de ces productions yankees plein de nénettes qui se mettent à poil à la première occasion, une de ces productions qui ne refusent jamais le gag le plus pesant. Ultra bis, et ultra bandant pour les deux têtes d'affiche.

MIKE HODGES

A propos de BLACK RAINBOW

"Lorsque je me trouvais aux Etats-Unis, j'ai remarqué qu'il existait beaucoup d'ouvriers qui mettaient en cause les usines dans lesquelles ils travaillaient. J'ai entendu des histoires de pollution, de déchets toxiques, d'écologie. J'avais vraiment envie d'écrire un scénario concernant ce sujet, mais il me manquait un argument pour le faire. Je l'ai trouvé en voyant un médium à la télévision. Je pense que les médiums qui apparaissent sur scène engagent vraiment une relation téléphatique avec le public. Cependant, ils ne peuvent lire les pensées profondes. Ils se contentent de rester à la surface, de déchiffrer la futilité. Je me suis alors demandé si un médium pouvait aller plus loin, voir dans les souvenirs lointains des gens. J'ai donc mis en parallèle mes préoccupations écologiques et les réflexions qui ressortaient des spectacles de médium. **Black Rainbow** est la conjonction des deux sujets. Au début du film, un auto-stoppeur annonce que le lierre qui pousse dans la région est impossible à arracher. Et, à la fin, la maison de Rosanna Arquette en est couverte. Ce lierre représente la volonté de survie de notre planète, une planète impossible à détruire. Dans un sens, je voulais faire du final une métaphore métaphysique où Rosanna serait apparue telle un hologramme, comme si elle avait dormi toutes ces années, pour simplement dire qu'elle était toujours là. Le dénouement, vous pouvez l'interpréter comme bon vous semble. Je désirais seulement suggérer que nous sommes seulement de la matière décomposée. Nous ne mourons jamais. Nous ne faisons que nous diviser et passer à une étape supérieure. Les Aborigènes et les Indiens d'Amérique du Sud ont ainsi une réelle vie onirique, une vie parallèle qui les entraîne dans des dimensions que nous n'avions jamais explorées.

"Les rapports entre Jason Robards, le père, et Rosanna Arquette, la médium, sont très complexes, mais je n'en ai pas vraiment eu conscience. J'ai surtout pensé à un couple de médiums anglais d'après guerre, les Pettington. Le mari commença à avoir des visions, alors qu'il était prisonnier au Japon pendant le conflit. De retour en Angleterre, il a monté un numéro de médium avec sa femme. Je m'en suis beaucoup inspiré. D'ailleurs, dans une séquence dialoguée, Jason Robards dit avoir été détenu au Japon. Je l'ai coupée au montage. On ne peut jamais savoir comment naissent vraiment les personnages.

"**Black Rainbow** a été le film le plus facile de toute ma carrière. J'ai choisi mes trois acteurs principaux, suis parti ensuite à Charlotte, en Caroline du Sud, pour les repérages. J'ai rapidement trouvé les autres comédiens après une audition de 250 personnes en seulement une journée et demie. J'ai commencé à tourner, et sept semaines plus tard, le film était bouclé. Incroyable, miraculeux. C'était la première fois que cela m'arrivait. En sept semaines, tout était fait, y compris le montage, la musique, le mixage, tout...

"**Flash Gordon** fut bien plus difficile. C'était de l'improvisation. Sur le plateau, les techniciens étaient italiens et leur anglais n'était pas parfait. D'où des problèmes de communication. Je n'avais pas vraiment le contrôle des techniciens. Je travaillais au jour le jour. Je respectais le scénario tout en l'arrangeant en fonction des difficultés, notamment ces costumes qui pesaient si lourd. On devait préparer et tourner les plans rapidement, car les comédiens ne pouvaient les supporter trop longtemps. **Flash Gordon** est le film improvisé le plus cher jamais réalisé".



Rosanna Arquette et Tom Hulce dans BLACK RAINBOW.

Roger Corman produit frénétiquement. Cela commence par **Bloodfist** de Andy Blumenthal, dans lequel un millionnaire kidnappe des champions d'arts martiaux pour des combats très privés. Arrivent ensuite **Full Battle Gear** de Cirio H. Santiago avec David Carradine, troufion au Viêt-nam, **Full Fathon Five** de Carl Franklin, dans lequel un cubain commandant un sous-marin soviétique menace d'expédier un missile atomique sur Houston, **Hell'S Angel Forever** de Richard Chase, qui serait une course poursuite à travers les Etats-Unis, **Night Light** de Sally Mattison, où une innocente est impliquée dans des meurtres rituels...
Finissons sur **Seance** de Jim Wynorski, lequel montre des jeunes gens possédés par l'esprit d'un maniaque, et sur **Terror in Paradise** de Cirio H. Santiago, dans lequel un détective privé et sa femme démontent un complot au sein de la CIA. Bonne moyenne Roger.



Tandis que **Le Sens du Devoir III** sort actuellement en vidéo, Cynthia Khan reprend du service dans **In the Line of Duty V** sous la direction de Cha Chuen Yee. Un militaire en permission à Hong Kong meurt accidentellement après avoir acheté de la drogue à un gang. Il s'avère que celui-ci est en fait un espion. Son meilleur ami fait alors appel à sa cousine l'inspectrice Yeung, pour mener l'enquête où la CIA se trouve impliquée... Une réalisation énergique, et surtout des bastons spectaculaires entre Cynthia Khan et une grande blonde particulièrement athlétique.

En attendant **Superman V**, Christopher Reeve joue les Cicéron. Le voilà aristocrate polonais et play-boy espion pendant la Seconde Guerre Mondiale. Le film, **Midnight Spy** de Witold Orzechowsi, est inspiré de faits réels.

L'érotisme soft résiste encore. Sylvia Kristel dit oui à une nouvelle **Emmanuelle** que devrait réaliser Patrick Conrad (**Mascara** avec Charlotte Rampling et plein de travelos). Pendant ce temps, David Hamilton prépare son grand retour. Ce sera d'abord **Bilitis II**, puis **Aphrodite** et pour finir **Dreams**. Du cul brumeux en perspective.



Mel Gibson et Goldie Hawn dans BIRD ON A WIRE.

Mel Gibson tourne, tourne... Déboule à la rentrée le polar rigolo **Bird on a Wire** de John Badham, où il partage l'affiche avec la fofolle Goldie Hawn et le vilain David Carradine, sorti le temps d'un film des navets genre C.O.P.S.. **Bird on a Wire** est une espèce de **A la Poursuite du Diamant Vert** urbain où, dans une séquence, l'héroïne s'enfuit devant une horde de singes et de chimpanzés échappés d'un zoo. Arrive ensuite **Air America** de Roger Spottiswoode dans lequel le beau Mel incarne un pilote à la solde de la CIA pendant la guerre du Viêtnam, qui se retrouve pris dans les filets des services secrets. Mel Gibson clôt l'année sur **Hamlet**, du triste Franco Zeffirelli, dont il interprète le rôle-titre. De la machine ultracommerciale bien hollywoodienne au répertoire shakespearien, le comédien mange avec appétit à tous les râteliers.

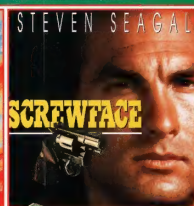




BD CINE

Il n'y a pas à en douter, le cinéma des années 90 sera celui de la bande dessinée. Des producteurs opportunistes, sur la lancée des **Teenage Mutant Ninja Turtles**, sortent du panier magique *Chameleon Commandos* et *Kung-Fu Kangaroos* qui font l'objet d'un film et de dessins animés pour la télévision. Le western amorce un retour en force, et deux des plus célèbres cow-boys de papier se profilent à l'horizon. Ce sont *Lucky Luke* pour une série TV produite par Silvio Berlusconi, avec Terence Hill dans le rôle principal, et l'austère *Lieutenant Blueberry* qui avait déjà donné un pré-film réalisé par Ivan Chiffre voici une dizaine d'années.
De son côté, Joseph Zito, cinéaste du muscle et du flingue (**Invasion USA**, **Portés Disparus** et **Le Scorpion Rouge**) prépare la venue d'un personnage largement inspiré du *Punisher*, *Barr Sinister*.
Jim Wynorski, poulain de Roger Corman sur **Le Vampire de l'Espace**, et heureux réalisateur de **The Return of Swamp Thing** envisage très prochainement de signer coup sur coup deux films d'après les aventures de *Vampirella*...





Steven Seagal, la révélation de Nico, vient de cartonner aux States avec **Hard to Kill** où il incarne un flic sortant du coma après sept ans de lit. Il reprend immédiatement les gros flingues dans **ScrewFace** de Dwight Little, réalisateur de **Halloween IV** et du **Fantôme de l'Opéra**.

Lancement aux States d'une nouvelle vedette du film d'action, Andrew Dice Clay, un acteur à mi-chemin entre Elvis Presley et l'Inspecteur Harry, dans le polar **The Adventures of Ford Fairlane** de Renny Harlin (**Freddy IV**, **Piège de Cristal II** et bientôt **Alien III**). Le grimaçant Dice Clay, qui ressemble maintenant au rocker Fonzie de la série *Les Jours Heureux*, revient à la charge dans **The Gossip Columnist** après s'être donné dans **Andrew Dice Clay : The Concert Film** où il chante. Le détective rock'n roll débarquera en France en novembre prochain.

YAHOO SERIOUS

A propos de EINSTEIN JUNIOR

"Je traine le nom de Yahoo Serious depuis plus de dix ans, bien avant que je ne pense à devenir acteur. Les noms, c'est des conneries. Aujourd'hui, tout le monde m'appelle Yahoo. Lorsque **Einstein Junior** est sorti, cela paraissait bizarre pour beaucoup de gens. Yahoo Serious est comme **Einstein Junior**, sérieux à un niveau et très comique à un autre. Vous ne pouvez prononcer Yahoo Serious sans sourire.

"Difficile de trouver de l'argent avec un nom pareil. Et de surcroît, je n'avais jamais eu le moindre rapport avec le monde du cinéma. J'ai dû vendre ma voiture et ma caméra, mes seuls biens. Pendant le tournage, toute l'équipe dormait à même le sol de la maison de ma grand-mère. Ma mère et ma sœur cuisinaient pour tous mes collaborateurs. On a quand même tourné quelques scènes avant d'être totalement fauchés. J'ai montré ces séquences à quelques banques, puis à l'Australian Film Commission. J'ai ainsi réussi à trouver de nouveaux fonds. Cela m'a pris quatre ans. Finalement, *Warner* m'a aidé. **Einstein Junior** est revenu à moins de 4 millions de dollars. Le manque d'argent a instauré un esprit de créativité incroyable sur le plateau. Ce furent les quatre plus belles années de ma vie.

"Trouver du temps pour dormir fut le plus dur, dans la mesure où je faisais tout. Les grands comiques font toujours tout eux-mêmes. Vous pouvez ainsi prendre toutes les libertés possible avec le scénario.

"J'ai essayé de faire ressembler **Einstein Junior** à un dessin animé avec des séquences du genre de celles où Will Coyote reçoit un rocher sur la tête en courant. **Einstein Junior** est un cartoon sans animation.

"Je suis un fan de **Lawrence d'Arabie** et des films épiques. J'ai toujours désiré en réaliser un. Je n'avais pas d'argent pour m'offrir des milliers de figurants et du grand spectacle, mais j'ai néanmoins travaillé dans ce sens. J'ai aussi été peintre et les impressionnistes m'influencent beaucoup. Ils refusent la noirceur et l'obscurité pour tout colorier.

"Concernant la bande sonore, j'ai tenu à mélanger plusieurs styles de musique : rock, blues, classique, jazz... Je suis très critique vis-à-vis de l'utilisation du rock dans les bandes originales de films. Le business veut qu'on y mette tel ou tel tube pour rendre ce film plus populaire. Résultat : la chanson ne colle pas au conteste et détruit l'ambiance musicale. Pour ma part, j'ai pris grand soin à ce que le rock fasse partie intégrante de **Einstein Junior**".



Retour d'un vieux de la vieille, Burt Kennedy, réalisateur de westerns assez fameux (A l'Ouest du Montana, La Vengeance du Shérif, Un Homme Fait la Loi...) et depuis longtemps ouvrier spécialisé à la télévision. Il nous concocte en fin de carrière un polar, **Empty Screams**, dont la distribution est tout un poème : Joe Don Baker, Laurene Landon, Bo Hopkins, Richard Lynch et Peter Lupus, le balèze des premiers ***Mission Impossible***. Deux flics coursent deux tueurs cinglés qui viennent de tuer et violer la fille d'un de leurs ex-collègues ...

Harry Allan Towers, promoteur pour Menahem Golan de quelques récentes adaptations d'Edgar Poe et du nouveau **Fantôme de l'Opéra**, continue son entreprise de restauration du patrimoine. Il produit **Sherlock Holmes, The Golden Year** avec Christopher Lee dans le rôle du détective, Patrick McNee dans celui de Watson et Herbert Lom en faire-valoir. On doute que ce soit aussi volontairement hilarant que **Elémentaire... Mon Cher Lock Holmes** !



Death Warrant, A.W.O.L., Universal Soldiers, Night of the Leopard... Et maintenant **Alamogordo**, de Donald Cammell (**Génération Protéus**). Jean-Claude Van Damme ne chôme pas. **Alamogordo** se déroule dans un futur délabré. Judy Blue Eyes, une rebelle, tente de sauver Mac, un mutant de onze ans dont la mémoire renferme le secret de fabrication d'un virus particulièrement virulant, qui pourrait transformer la population en esclaves déshumanisés.

Le porno italien se porte à merveille. Ses promoteurs ont trouvé la formule miracle : associer les deux principales stars du genre sous la même bannière. C'est ainsi que la Cicciolina et Moana Pozzi œuvrent conjointement dans une version cochonne de la Coupe du Monde 90 de Football (**World Cup' 90**) et partent à la découverte du Nouveau Monde (**Palm Springs Week-End**). Chaud devant...

Jack TEWKSBURY

GREMLINS 2

Mogwaï, Gremlins, Gizmo, Stripe... Pour ceux qui en perdent leur latin, il est grand temps d'éviter de se replonger dans le bain, d'oublier de se nourrir après minuit et de fuir les lumières violentes. Joe Dante rameute les bébêtes cracras et délire double dans *Gremlins II.*



Tous les réalisateurs, sans exception ou presque, semblent désormais obligés de passer par la figure imposée de la suite du style **The Return Strikes back from the New Final Chapter III.** Joe Dante, sobre, se contente d'un modeste **Gremlins II.** *"Je ne pensais pas, après avoir fini le premier, qu'on m'y reprendrait. D'abord, avant que le film ne fasse beaucoup d'argent, personne n'envisageait de tourner une suite. Mais, comme tout le monde le sait, quand un film rapporte un maximum, il y a une suite, que toute l'équipe soit morte enterrée ou pas."* On n'échappe pas aussi facilement aux tentations du billet vert. Surtout lorsqu'on sort de deux semi-flops. **L'Aventure Intérieure** n'avait pas connu une grande carrière outre-Atlantique et **The Burbs (Les Banlieusards**, voir page 48) débarque ici directement en vidéo. Le succès international se trouve toujours au premier plan dans la ligne de mire de l'industrie hollywoodienne. Joe Dante rempile donc, non sans négocier.

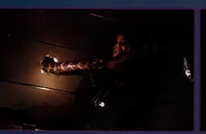
GREMLINS 90

La puissante Warner pense à **Gremlins II** depuis les premières recettes enregistrées en 84 par l'original. Les idées soumises jusqu'alors à Joe Dante et Mike Finell, producteur, n'avaient pas retenu l'attention. De plus, les deux compères aspirent à travailler les mains libres. *"Nous n'aurions pas planché sur la suite sans un semblant de bonne histoire, qui puisse nous donner envie de consacrer deux ans de notre vie au film"* explique Finell. *"Le studio pensait que le public avait envie de voir dans le deuxième ce qu'il avait déjà vu dans le premier. Nous pensions bien évidemment le contraire. Les suites marchent lorsqu'elles apportent quelque chose de nouveau.* ***Gremlins*** *se passait à notre époque, mais aurait très bien pu se dérouler dans les années 40. L'idée du scénariste Charlie Haas voulait que* ***Gremlins II*** *s'oriente vers une veine plus urbaine, plus moderne; et exploite les situations que cette extrême fin de millénaire pouvait présenter aux turbulentes bestioles. C'est pourquoi l'essentiel de l'action prend place au sein d'un building vaguement futuriste, le Clamp Centre".*

Le Clamp Centre, dont la cime transperce aisément les nuages, appartient à un dénommé Donald Clamp (John Glover), et héberge un laboratoire, le Splice O'Life-Designer Gènes (Réparateur de la Vie-Créateur de Gènes), tenu par le Dr. Catheter (Christopher Lee). C'est dans ce laboratoire que les Gremlins s'amuseront à se multiplier tels les petits pains.

CASTING HUMAIN

Les affreux jojos de cinquante centimètres, et ils sont nombreux, doivent partager la vedette avec les acteurs de chair et d'os. La guest star Christopher Lee a complètement craqué sur Joe Dante : *"J'ai reçu le script à Paris, accompagné d'une charmante lettre de Joe Dante. Il m'avouait avoir vu tous*



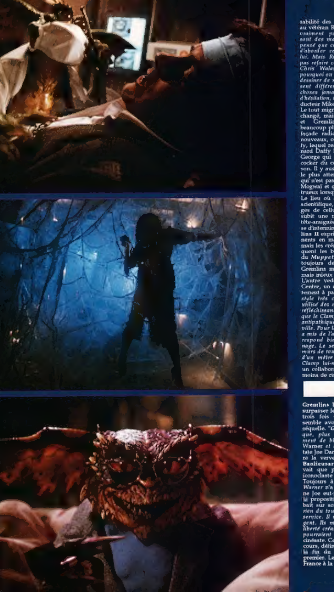


mes films, ce qui est certainement vrai. Je l'ai rencontré et ai compris que ce serait vraisemblablement très amusant de travailler avec lui. Et ce fut en effet une joie immense. Pas seulement parce qu'il a une connaissance encyclopédique du cinéma, mais aussi parce que c'est un réalisateur particulièrement inhabituel. Par exemple, il admire, et respecte beaucoup les acteurs". John Glover, lui, se demande encore comment il a pu arriver au terme du tournage sans piquer une crise de nerfs. La simple vision en vidéo du premier **Gremlins**, alors qu'il venait d'être engagé, lui a foutu une trouille pas possible. Zach Galligan (Billy) et Phoebe Cates (Kate) reprennent leurs rôles respectifs. Ils ont déménagé de Kingston Falls à Manhattan et travaillent maintenant tout deux au Clamp Centre. Kate est guide touristique et Billy s'occupe tant bien que mal de la galerie d'art où ses patrons lui font mener une vie infernale. Mais parfois, des patrons mal intentionnés valent mieux des Gremlins gouailleurs. *"Sur le plateau, tout le monde était très relax"*, explique Zach Galligan. *"Joe garde en lui toute la pression du tournage et ne la fait pas subir à ceux qui l'entourent. Il laisse ses acteurs très libres, sait exactement ce qui est bon et ce qui est mauvais chez eux, et s'arrange toujours pour ne récolter que le bon. Il excelle à créer sur le plateau une atmosphère créative en s'ouvrant à toutes les suggestions. A ce jour, d'après les rushs que j'ai eu la chance de voir,* ***Gremlins II*** *paraît génial. Plus vif, plus high-tech que le précédent".*

Qui dit film de Joe dante, dit petit rôle pour Dick Miller, le chouchou du cinéaste à lunettes. Dans le désordre et sans soucis d'exhaustivité : chauffeur de taxi braillard dans **L'Aventure Intérieure**, barman classique dans **La Quatrième Dimension**, flic sur le retour dans **Explorers**, conducteur de chasse-neige dans **Gremlins**... On pouvait penser que Futerman claquait suite à une attaque massive des Gremlins, mais pas du tout. Il est de nouveau de la partie dans la suite, et il s'en réjouit : *"Spielberg trouvait le personnage de Futerman vraiment sympa, et il ne voulait pas qu'il disparaisse complètement. Les vrais fans de* ***Gremlins*** *ont entendu, lors de la dernière scène du film, qu'on m'interviewait moi, Mr. Futerman, "un survivant de l'attaque". Je commence à parler, la scène se termine, mais on comprend bien que je suis vivant, quand même".* Certes, et même si... De toute façon Joe Dante aurait toujours trouvé un moyen de ressusciter son acteur fétiche.

CASTING ANIMAL

Comme le premier du nom, **Gremlins II** fait bien sûr la part belle aux effets spéciaux, sans tomber dans le piège du trucage à gogo. Les souvenirs restants du film de Joe Dante lorgnent largement vers le *Muppet Show* monstrueux, vers la kermesse aux peluches. D'un côté les monstres, et de l'autre les humains. Les scènes communes se comptaient sur les doigts d'une main. **Gremlins II** opte pour une intéraction plus importante entre comédiens et effets spéciaux. Responsable des créatures de **Gremlins**, Chris Walas se montre réticent à la proposition de la *Warner*. Devenu entre-temps réalisateur à succès (**La Mouche II**), Chris Walas ne se laisse cependant pas convaincre par l'opportunité de réaliser des bestioles différentes du premier. La respon-



sabilité des maquillages incombe donc au vétéran Rick Baker. *"On ne peut pas vraiment parler de maquillages. Ce sont des marionnettes. Et nous avons pensé que cela intéresserait Rick Baker d'aborder ce domaine, nouveau pour lui. Mais Rick ne voulait absolument pas refaire ce qui avait déjà été fait par Chris Walas pour le premier. C'est pourquoi on lui a donné l'opportunité de dessiner de nouvelles créatures qui agissent différemment, accomplissent des choses jamais vues. Après un temps d'hésitation, il a accepté"* témoigne le producteur Mike Finell.

Le tout mignon Gizmo n'a pas vraiment changé, mais tous les autres Mogwaïs et Gremlins apparaissent comme beaucoup plus élaborés. Ravalement de façade radical donc. Parmi les petits nouveaux, on trouve un dénommé Daffy, lequel ressemble évidemment au canard Daffy Duck, un autre du nom de George qui possède la tronche de gros cocker du comédien Edward G. Robinson. Il y aussi Lenny, un brave con. Et, le plus attendu, Mohawk, le méchant, qui n'est pas vraiment gentil lorsqu'il est Mogwaï et qui devient carrément monstrueux lorsqu'il se change en Gremlin.

Le lieu où se situe l'action, un centre scientifique, permet tous les bidouillages de cellules vivantes : un gremlin subit une métamorphose digne de la tête-araignée de **The Thing**. Il lui pousse d'interminables pattes d'insecte. **Gremlins II** exprime bien les progrès permanents en matière d'effets spéciaux. Jamais les créatures mises en scène n'évoquent les bébêtes poilues et poilantes du *Muppet Show*. Le Mogwaï riboule toujours des yeux, mais mieux. Les Gremlins montrent toujours les dents, mais mieux aussi.

L'autre vedette du film est le Clamp Centre, un décor qui nécessitait un traitement à part. *"Gremlins II adopte un style très concret, très réel. J'ai donc utilisé des murs d'acier et d'aluminium réfléchissants. Je voulais faire en sorte que le Clamp Centre paraisse totalement antipathique, seul au-dessus de toute la ville. Pour le bureau de John Glover, on a mis de l'acier sur les murs. Cela correspond bien au caractère du personnage. Le seul objet d'art accroché aux murs de tout le bâtiment est un portrait d'un mètre cinquante, en négatif, de Clamp lui-même"* termine Jim Spencer, un collaborateur cher à Joe Dante. Pas moins de cinq films en commun.

BILAN

Gremlins II s'est donné les moyens de surpasser le premier. Son budget en est trois fois supérieur. Tout, d'ailleurs, semble avoir été multiplié dans cette séquelle. *"Gremlins II sera plus satirique, plus sophistiqué, avec énormément de blagues sur les créatures, la Warner et le cinéma en général"* constate Joe Dante, un cinéaste dont on espère la verve intacte après le bide des **Banlieusards**, dans lequel il ne retrouvait que par fragments son humour iconoclaste et sa méchanceté jouissive. Toujours à l'affût d'un bon coup, la *Warner* n'a pas perdu de temps. A peine Joe eut-il terminé **Gremlins II** que la proposition d'un **Gremlins III** tombait sur son bureau. *"Rien, mais alors rien du tout ne me ferait reprendre du service. Il m'ont déjà offert plein d'argent. Ils m'ont déjà donné une totale liberté créative. Je ne vois pas ce qu'ils pourraient m'offrir d'autre"* conclut le cinéaste. Ces propos paraissent sans recours, définitifs. Mais il les tenait déjà à la fin du tournage de **Gremlins**, le premier. Les Gremlins débarqueront en France à la mi-août.

Cyrille GIRAUD



BODY MOVIES

Le "père Hollywood" ne prend pas de ventre.
Les salles de musculation sont pleines à craquer,
les comédiens gardent la forme, les "vieux" tiennent la route,
les nouveaux essaient toujours de les détrôner,
et une flopée de jeunots rêvent des sommets du piédestal...



LUNDGREN

Desormais journaliste, Mr Punisher navigue entre barbares ripoux et intégristes poseurs de bombes, pour la paix au Proche Orient.

Vengeur impitoyable dans **Punisher**, flic bourru dans **Dark Angel**, Dolph Lundgren change de profession. **Cover Up** le montre journaliste casse-cou. Reporter en mission en Israël, Mike Anderson enquête sur un attentat terroriste et suicide qui vient de détruire des installations navales américaines. De fil en aiguille, le journaliste découvre que l'objectif de l'attaque était un container renfermant un gaz. Or, celui-ci a disparu. Investigation faisante. Mike Anderson échappe de peu à la mort. Qui veut sa peau ? La CIA, le mouvement intégriste Octobre Noir ? Quoiqu'il en soit, l'étau se resserre. Le reporter obtient quelques informations de son vieil ami, le Colonel John Cooper. Quelques minutes après leur rencontre, l'officier périt dans l'explosion de sa voiture. L'affaire se complique encore lorsqu'apparaît Susan Clifford, attachée de presse de l'ambassade des Etats-Unis. Celle-ci séduit Mike Anderson, mais son jeu ne paraît pas franc. Le patron local de la CIA, Lou Jackson, n'apprécie que très moyennement les indiscrétions du journaliste. Il tente de le dissuader et, finalement, fait équipe avec lui. Les deux hommes ont à déjouer un complot d'une ampleur incroyable. Une branche extrémiste des services secrets américains envisage de lâcher le container de gaz mortel sur des milliers de fidèles, le Vendredi Saint prochain en plein Jérusalem. Bon moyen d'incriminer l'Iran et ses alliés, et de mettre le feu aux poudres dans une région qui ressemble beaucoup à un gros tonneau bourré d'explosifs.



Lou Gosset Jr et Dolph Lundgren dans COVER UP

Plus expressif que d'habitude, Dolph Lundgren traverse les explosions, les rafales de mitrailleuse, pratique les arts martiaux contre un adversaire dur à cuire et préserve la paix du monde. Très impliqué dans le projet (il a entièrement supervisé la rédaction du scénario), Lundgren est dirigé par un nouveau venu, Manny Coto, réalisateur d'un court métrage tenant du thriller surnaturel,

Jack in the Box

A peine le tournage de **Cover Up** terminé, la production annonce déjà sa séquelle. Dolph Lundgren aura, entre-temps, à se décider pour un potentiel **Punisher II**. La *New World* attend impatiemment sa signature, alors que le premier, gros succès partout dans le monde, n'est toujours pas sorti aux Etats-Unis.



Stallone (Rocky) et Stallone Jr (Rocky Jr) dans ROCKY V

STALLONE

Rigolo dans *Tango & Cash*, Sly remonte sur le ring et pense au temps passé...

Stallone décroche les gants de boxe de **Rocky V** avant les mitrailleuses de **Rambo IV**. Entre-temps, il devra se livrer à un genre nouveau pour lui, la science-fiction. Stallone dans **Dead Reckoning**, de l'allemand Roland Emmerich (un mauvais, techniquement capable, mais pompeux fou), un thriller futuriste décrivant une civilisation où l'homme vit prisonnier dans des villes protégées par d'épais globes de verre. Après l'humanisme de **Haute Sécurité**, l'humour auto-parodique de **Tango & Cash**, Stallone continue de ravaler la façade de sa vieille image de machine à combattre. Une image qui a bien failli le casser au box-office nord américain. Réalisé par l'inévitable John G. Avildsen (qu'on espère plus en forme que dans l'inepte **Karaté Kid III**), **Rocky V** montre un Stallone épuisé après le combat contre le géant soviétique Drago. Il revient dans sa ville natale de Philadelphie, où il fait le bilan de sa vie. Confronté à ses propres vérités, Rocky devient entraîneur d'un jeune boxeur auquel il enseigne ses techniques et sa philosophie. Toujours écrit et pensé par Sylvester Stallone, cette séquelle met en scène les habitués de la série : Talia Shire (l'épouse dévouée), Burt Young (Paulie, le manager) et Rocky Jr., le propre fils du comédien. Sly assure bien sa postérité. La sortie de **Rocky V** est prévue pour la fin de l'année

NORRIS

Le grand Chuck, sur les traces de George Busch, mate les barons de la drogue après avoir corrigé des terroristes palestiniens.

Chuck Norris reprend du service, sanglé dans l'uniforme kaki du Colonel Scott McCoy pour **Delta Force II : The Colombian Connection**. Après avoir dérouillé une poignée de terroristes palestiniens sous les bons hospices de Menahem Golan, McCoy s'embarque pour San Carlos, république bananière d'Amérique du Sud, où des agents yankees sont retenus prisonniers par un infâme baron de la drogue, le diabolique Ramon Cota. Et qui l'interprète ? Billy Drago évidemment. Déjà trafiquant sardonique et sadique dans le polar chinois **China White** et surtout homme de main d'Al Capone dans **Les Incorruptibles**, Billy Drago met du sien dans le personnage. *"Pendant le tournage je commençais sérieusement à prendre la personnalité de Cota au détriment de la mienne. C'est un type totalement amoral. Ses émotions ne tiennent aucunement compte de ce qui est juste ou pas. Il peut se montrer généreux et l'instant d'après barbare et cruel"* témoigne le comédien. Cota torture, liquide des enfants, des femmes enceintes. *"La performance de Billy Drago est l'un des points forts du film. Il incarne probablement le vilain le plus puissant, le plus terrifiant contre lequel Chuck Norris ait eu à se battre. Cota est le méchant définitif"* continue le réalisateur Aaron Norris, frère de Chuck avec qui il avait déjà tourné **Portés Disparus III**. Contrepoint superbe à la droiture et au sens de la justice du Colonel Scott McCoy, Ramon Cota donne bien du fil à retordre aux militaires américains. Dans la grande tradition des **Canons de Navarone**, ceux-ci doivent descendre le long d'une falaise pour atteindre le repaire du trafiquant (la baraque est celle que le fourbe Ferdinand Marcos avait fait construire pour accueillir son visiteur Ronald Reagan). *"J'ai été suspendu par un câble le long d'une façade montagneuse. L'opération se déroulait en toute sécurité bien que chuter, ne serait-ce que de quelques centimètres, était terrorisant. Je dois reconnaître que j'étais pris de poussées d'adrénaline. Cependant j'aime ce genre de défi"*. Chuck Norris sort vivant du tournage de **Delta Force II**, ce qui n'est pas le cas des cinq cascadeurs auxquels le film est dédié. Une vilaine explosion, des consignes de sécurité guère appliquées, et voilà le résultat... **Delta Force II** ne restera pas forcément dans l'histoire du cinéma pour de bonnes raisons



Chuck Norris dans DELTA FORCE II
défenseur de la veuve, de l'orphelin et des républiques bananières


BODY
MOVIES

V [illegible] E

Le belge violent gagne définitivement ses galons de super vedette du film d'action yankee. Death Warrant et A.W.O.L. l'installent directement aux côtés d'Arnold Schwarzenegger et de Sylvester Stallone. A quand la première marche du podium ?



Jean-Claude Van Damme dans DEATH WARRANT
Enfin un film digne de ce nom pour le karatéka belge

Jean-Claude Van Damme atteint sa vitesse de croisière. Après le succès mondial de **Kickboxer**, le karatéka belge, installé aux Etats-Unis, a tout Hollywood à ses pieds. Les petits et moyens budgets des débuts se gonflent tout naturellement pour atteindre des chiffres appréciables. Seize millions de dollars pour **Night of the Leopard** que John 007 Glen réalisera en août prochain. Van Damme y incarne Yancey Kreeger, un agent des narcotiques luttant contre le trafic de drogue en Amérique du Sud pendant la guerre civile. Son adversaire numéro un Turco, baron de la dope et également, pour faire bonne mesure, pourvoyeur en armes de la rébellion Sandiniste. Un rôle sur mesure pour Van Damme qui enchaînera sur **Universal Soldiers** d'Andrew Davis pour *Carolco*. Scénario : dans un futur proche, un militaire tente d'arrêter les soldats d'élite que des savants ont génétiquement bidouillés...
Pour l'heure, Jean-Claude Van Damme présente deux films d'action, de loin les meilleurs qu'il ait tournés..

UN FLIC DERRIERE LES BARREAUX

On craignait le pire de **Death Warrant** (ex-**Dusted**) car son réalisateur, Deran Sarafian, avait magistralement raté le coche du fantastique gothique avec le ridicule **To Die For**, évocation des frasques amoureuses d'un bellâtre nommé Dracula.
Pour la première fois, Van Damme incarne un flic, Louis Burke, chargé d'infiltrer un pénitencier où des prisonniers meurent dans des circonstances pour le moins étranges. Burke se fait donc passer pour un braqueur et la jolie avocate Amanda Beckett pour son épouse au parloir. L'enquête aboutit à un trafic d'organes humains, prélevés et expédiés en Amérique du Sud. Burke se heurte également à un vieil adversaire, un tueur psychopathe judicieusement surnommé "le marchand de sable".
"Nous nous sommes efforcés de trouver un projet qui n'était pas seulement une nouvelle démonstration des talents de karatéka de Jean-Claude" annonce d'emblée le producteur Mark DiSalle, par ailleurs co-réalisateur de **Kickboxer** et promoteur de **Bloodsport**. Banco. **Death Warrant** est un thriller vrai de vrai, bien noir, bien violent, bouffé par une atmosphère carcérale carrément palpable dans la salle. Dans la description de la prison de Harrison, le cinéaste et le scénariste n'y sont pas allés par quatre chemins. Faisant fi de tout réalisme, ils visitent une turne infernale, véritable antichambre de l'enfer. *"Les étages supérieurs du pénitencier ont encore un aspect institutionnel, mais plus vous vous enfoncez dans les profondeurs, plus l'environnement devient oppressant et lourd de menaces"* témoigne le directeur de la photo, Russell Carpenter. Les combles de la prison renferment en effet un bordel, un quartier black, des fondations immenses construites dans un hôtel de Los Angeles voué à la démolition. Deran Sarafian, soutenu par des images jouant adroitement de la pénombre, des couleurs saturées (rouges et bleus), brise l'atmosphère putride par des excès de violence. Tabassé, Jean-Claude Van Damme livre un dernier combat, anthologique, contre "le marchand de sable", tueur dingue entre le Terminator et le monstre de Frankenstein. Même la bande sonore participe très efficacement au climat. *"J'ai d'abord composé la musique sur un synthétiseur avant de la travailler avec un orchestre au complet. J'ai ensuite passé des heures à réenregistrer la partition avec mon percussionniste qui a rajouté toutes sortes de bruits métalliques, y compris le vrombrissement d'un réacteur de Boeing 747. Un film de prison se doit d'avoir des sonorités métalliques. Cela le rend encore plus sombre"* termine le compositeur Gary Chang. Sombre, **Death Warrant** l'est assurément. En comparaison, **Haute Sécurité** avec Stallone ressemble presque à une bluette.

LEGIONNAIRE EN CAVALE

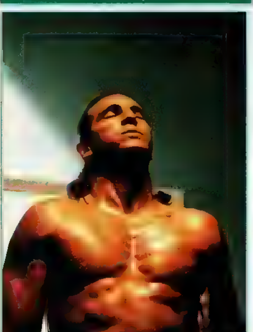
Initialement titré *The Wrong Bet*, **A.W.O.L.** (Absent Whithout Leave/Absence sans Permission) se situe bien à l'intersection du **Bagarreur** avec Bronson et de **Bloodsport**. Van Damme revêt le treillis d'un légionnaire français cantonné au fin fond du désert africain dans une forteresse. C'est une forte gueule, un dur au cœur gros comme ça. La preuve : dès qu'il reçoit une lettre lui annonçant que son frère, un petit dealer, expire, calciné au dixième degré, sur un lit d'hôpital, il déserte. A ses trousses, deux malabars à qui il vient de flanquer une vigoureuse correction. Le fuyard gagne les Etats-Unis, constate que tous ses habitants ne sont pas des richards et met ses aptitudes pour le combat à mains nues au service d'un vieux manager black. La veuve de son frère refuse son aide, une femme du monde à l'esprit machiavélique l'entraîne dans une suite de combats brutaux à usage distractif pour les oisifs de la jet society. Un tantinet mélodramatique, un tantinet social, **A.W.O.L.** est, évidemment, marqué par des joutes brutales. Très brutales même. Que ce soit dans un hangard contre un adversaire en kilt, dans une piscine contre un type en tenue de maître-nageur, Van Damme envoie tous ses adversaires au tapis. Les coups font mal, le volume de la bande sonore y contribue largement.
L'ultime combat sort du placard un incroyable colosse qui tient plus du gorille que de l'humain. Ceux qui n'ont pas supporté la violence des précédents corps à corps risquent fort de tourner de l'œil. Ces plaies et bosses précèdent un assaut de violons déchaînés. Un peu plus et les légionnaires verseraient leur petite larme.
Réalisé par le scénariste de **Rambo III** et **Bloodsport**, Sheldon Lettich, **A.W.O.L.** est nettement moins stylisé que **Death Warrant** mais tout aussi efficace.

BODY MOVIES

BEST OF THE BEST

[illegible]ains contre cinq Coréens sur un ring de Séoul. Là où la baston belliqueuse devrait l'emporter, Bob Radler choisit les bons sentiments. [illegible]berts, musclé et athlétique le temps d'un film, le soutient allègrement dans son discours...





Tous les arts martiaux, et surtout le kickboxing marchent au box-office, uniquement sous l'impulsion du phénomène Jean-Claude Van Damme. **The King of the Kickboxer** en provenance de Hong Kong, **American Kickboxer**... Le mot "kickboxer" est désormais garant de bons scores. **Best of the Best** ne l'emploie pas, mais cela revient au même. Le sport vedette est un mixage de tous les styles connus, un peu de kung-fu, un zeste d'aïkido, du kickboxing évidemment, et également des revers du gauche importés des débits de boisson texans. L'important est que le sport soit cinématographiquement photogénique, que les coups se voient clairement et soient bien sonores... **Best of the Best** réunit ces conditions.

CLOPIN-CLOPANT

Alex Grady est un looser, un type qui rate tout par pure malchance. Il bosse dans une usine d'assemblage automobile de l'Orégon, élève son jeune fils de cinq ans. Il a perdu sa femme en couche, et son épaule tient encore grâce à une broche de métal. Néanmoins, Grady espère toujours participer au championnat du monde de karaté. Contre toute attente, il est sélectionné. Le voilà donc enfermé trois mois durant dans le but de s'imprégner totalement du goût de la victoire. Quatre autres athlètes partagent son entraînement. Ce sont Tommy Lee, un professeur de karaté venant de Californie, Travis Brickley, un cow-boy turbulent du Midwest, Virgil Keller, un adepte du bouddhisme de Nouvelle Angleterre, et Sonny Grasso, un Italo-Américain de Detroit. Une équipe à qui la victoire ne devrait pas échapper. Mais l'adversaire, un groupe de Coréens, est redoutable, voire même invincible. Leur leader, Dae Han, est un tueur qui, déjà, a définitivement laissé sur le tapis le frère de Tommy Lee. Et ce dernier ne voudrait pas connaître le même sort. L'entraîneur Frank Couzo prend en charge le conditionnement des cinq hommes. Couzo n'est pas vraiment un tendre. Il interdit illico à ses protégés alcool, drogue et femmes pendant les quelques semaines de huis clos. Lorsque Grady lui tient tête pour aller au chevet de son fils, dans le coma, Couzo le vire. Mais celui-ci reviendra sur sa décision suite à





l'insistance du reste de l'équipe et à la forte volonté du fuyard. Dans sa mission, Couzo la grande-gueule est assisté par une blonde plantureuse, Catherine Wade, diplômée de philosophie orientale, laquelle doit former l'esprit des athlètes. La force physique, l'adresse ne peut suffire à vaincre l'équipe coréenne. Pendant que les Américains s'entraînent grâce aux moyens techniques les plus performants, les Asiatiques se préparent à la dure. Descendre des escaliers de pierre sur les deux mains, additionner des centaines de pompes les poings fermés, faire un footing sous la neige, tester son endurance en frappant des troncs d'arbre... Des méthodes ancestrales.
Arrive le jour du combat, à Séoul. Les Américains sont au complet, bien décidés à flanquer à l'adversaire une rouste mémorable. Le ring ne devrait pas demeurer d'un blanc immaculé. En effet, le sang gicle abondamment. Le combat prendra une tournure inattendue, débouchant sur une leçon d'humanité.

LES SENTIMENTS AVANT LA BASTON

"Best of the Best n'est pas un film de karaté. Il ne glorifie pas la violence. Les personnages sont des artistes martiaux doués d'intelligence et de sensibilité. Tout au long du film, ils démontrent que cela est beaucoup plus important que la victoire". Pour son premier film, Bob Radler donne dans le pacifisme. Pas question de tresser des lauriers aux combats méchants et sanguinolents. De la violence oui, mais raisonnable.
Venu du vidéo-clip, du court métrage, du spot publicitaire et de la télévision, Bob Radler vise pourtant l'efficacité immédiate. Que ce soit pour les combats et les sentiments. La vieille mère, les larmes en permanence au bord des yeux, le fiston craquant, et le père prolo, un peu con mais tellement résolu à décrocher le pompon à Séoul. Eric Roberts tient ce rôle. Un choix surprenant car le comédien n'avait, jusqu'à présent, jamais montré de qualités physiques à la Van Damme. Forçat en cavale dans **Runaway Train**, épouvantable macho dans **Star 80**. Roberts est un comédien cérébral, ravagé de tics et de contorsions lorsqu'il réfléchit, mais cérébral tout de même.

Dans **Best of the Best**, la réflexion ne va pas trop loin. Roberts expose surtout une musculature appréciable, pas celle d'un Stallone évidemment. Et dire qu'on le considérait comme chétif, gringalet et baraqué comme Sim... Pour la bagarre à proprement parler, le monteur, qui a visionné mille fois les films de Van Damme, fait tout le boulot. Les paupières éclatent, le sang tache, les lèvres se fendent... La panoplie complète. Le scénariste n'oublie pas, au passage, d'insérer la mise à sac d'un saloon dans la pure tradition du western. Tout commence par le gros Travis pelotant la nana d'une brute épaisse au cours d'un slow langoureux. La suite laisse le mobilier en miettes et les péquenots couverts de plaies et bosses.
Best of the Best, dans un final rocambolesque, rassemble coréens et américains. Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Même celui qui a tué son adversaire par le passé possède un cœur d'or. Cela fera ricaner longtemps les auteurs de **Bloodsport** et **Kickboxer** dont les méchants étaient véritablement des ordures incurables qu'il fallait exterminer au plus vite. **Best of the Best** a donc choisi la gentillesse, le rassemblement des blocs. Reste que les vibrants "USA, USA..." lancés par le public lors du match, des slogans puérils, demeurent cocardiers et xénophobes malgré les bonnes intentions de tout le générique. Les Américains ne remportent pas la guerre, mais convainquent néanmoins l'ennemi jaune qu'ils sont les meilleurs. Un petit coup de goupillon et puis s'en vont...

Petit détail d'importance dans **Best of the Best**, la présence de Sally Kirkland. Cette jolie dame qui pourrait très bien jouer chez Russ Meyer tient ici un rôle frustrant, celui de l'entraîneur psy de l'équipe. Cela veut dire que metteur en scène et costumiers font tout, absolument tout, pour que l'érotomane ne devine jamais la présence de sa volumineuse poitrine, par ailleurs largement mise en valeur dans d'autres productions. **Best of the Best** n'est décidément pas un film un film physique.



Olivier GRUNER et Emmanuel KERVYN :

LES JEUNOTS

Pas facile facile de décrocher le titre de vedette aux States, surtout lorsqu'on débarque de la vieille Europe. Arnold et Van Damme se sont installés sur le podium, mais les prétendants affluent encore. Olivier Gruner, le Français, et Emmanuel Kervyn, le Belge, passent à l'assaut..

Non, les baraqués de l'écran ne sont pas en perte de vitesse. Aux Etats-Unis, Stallone remonte la pente, Arnold se recycle quelque peu et ressemble de plus en plus à Clint Eastwood. En Italie, les Reb Brown, Miles O'Keefe et autre Frank Zagarino continuent de peupler les séries B et Z à tendance guerrière. Mais sous l'impulsion de Jean-Claude Van Damme, la mode s'oriente désormais vers les athlètes francophones. Et, chose incroyable, la mayonnaise prend réellement. Le marché international dit oui aux muscles franchouillards. Découvreur de Jean-Claude Van Damme, Menahem Golan, voyant son poulain conter fleurette à d'autres producteurs, sort un certain Emmanuel Kervyn du panier.

UN DROLE DE ZEBRE

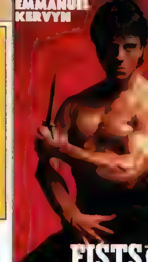
Le nom d'Emmanuel Kervyn est surtout familier aux spectateurs du Festival du Film Fantastique de Paris où son **Rabid Grannies** a fait un malheur. Emmanuel Kervyn n'y jouait pas les balèzes mais se tenait tout bêtement derrière la caméra. Un petit film gore très imaginatif et voilà le cinéaste en herbe passant sous la bannière de la *21st Century*, firme en mal de costauds. Toujours prompt sur le lancement publicitaire Menahem Golan ne mégote pas sur sa nouvelle vedette. Le slogan tape dans le mille. *"La vedette du film d'action des années 90 découverte par MG* (traduisez Menahem Golan). *Le producteur et réalisateur du premier film de ninja,* ***L'Implacable Ninja****. Le producteur et réalisateur du premier* ***Delta Force*** *avec Chuck Norris. Le producteur qui a découvert Jean-Claude Van Damme et lancé ses deux premiers films,* ***Bloodsport*** *et* ***Cyborg****. Le producteur qui a découvert Michael Dudikoff (****American Ninja****). MG est maintenant fier de vous présenter le premier film d'Emmanuel Kervyn,* ***Prize Fighter****"*. On ne plaisante pas. **Prize Fighter** fourre donc Emmanuel Kervyn dans la peau de Jacques Daniel, immigrant clandestin caché dans la cale d'un paquebot. Alors qu'il a à peine débarqué, un organisateur de combats remarque sa force et son adresse physiques. Il est aussitôt entraîné dans des affrontements parrainés par la mafia, mais le français, sachant que ses joutes peuvent aller jusqu'à la mort, refuse. Un chantage odieux l'y oblige pourtant...

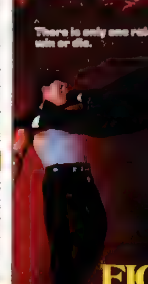
Emmanuel Kervyn développe un deuxième film avec Menahem Golan, **Fists of Rage** de Steve Carver, spécialiste de la série B musclée. Le voici de nouveau français (Emmanuel Kervyn est belge, mais pour les américains, il semble n'y avoir aucune différence). Orphelin, David est élevé par son oncle dans les collines du Nouveau Mexique. A la suite d'une mésaventure, il se retrouve sous les verrous où il rencontre un mexicain très doué pour le kickboxing, Hector. David se jure de venger son instructeur emprisonné suite à une magouille. Sortant de taule en compagnie de Mickey, un black, le jeune homme rencontre Angela, la fille d'Hector. **Fists of Rage** se clôture sur le championnat du monde de kickboxing après nombre de tournois indispensables à la forme physique du héros. Visiblement, Menahem Golan ne tient pas trop à sortir des sentiers battus déjà fréquentés par Jean-Claude Van Damme. Les deux films, encore en pré-production, gravitent autour de bagarres organisées en douce. Quant à Emmanuel Kervyn, il paraîtrait qu'il est actuellement en train d'apprendre l'anglais.

Parallèlement, Menahem Golan enrichit son vivier de baraqués d'un autre petit nouveau, Gary Daniels. Il sera prochainement la vedette de **Death Touch** de Ronny Yu, réalisateur chinois qui a donné à Hong Kong quelques films d'action mémorablement violents.

DEPUIS CANNES

Olivier Gruner succède immédiatement à Jean-Claude Van Damme dans la conquête des Etats-Unis. Son film, **Angel Town**, une série B modeste, traite des gangs de Los Angeles. Son réalisateur se nomme Eric Karson, un nom connu. Il tourne avec Chuck Norris (**La Fureur du Juste**) et... Van Damme (**L'Arme Absolue**). L'itinéraire de Olivier Gruner part du Festival de Cannes où il occupe le poste de contrôleur au cinéma les Ambassades. Le Marché du Film veut qu'une multitude de producteurs fréquente les lieux. Et tous passent devant Olivier Gruner, chargé de jeter un coup d'oeil sur les badges des visiteurs. *"Un copain américain m'a recommandé de mettre un poster de moi sur le mur. Un type l'a regardé pendant une demi heure. J'ai fini par lui dire "voilà c'est moi". Il cherchait*











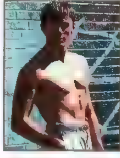




une nouvelle vedette je l'a prévenu que je ne possédais aucun passé cinématographique Il s'en moquait et m'a ensuite demandé de venir faire un essai aux Etats-Unis Ces [illegible] Le plus dur vient après Si **Angel Town** n'avait pas marché ma carrière américaine se serait arrêtée là" **Angel Town** ne restera pas dans les annales du cinéma (excepté pour les quelques morts liées aux bastons à la sortie des salles, c'est habituel pour ce genre de films), ni dans celles du box-office américain. N'empêche qu'il fonctionne suffisamment pour faire des bénéfices spectaculaires vue la modicité de son budget. "*J'ai fait le maximum Bien que je parle presque couramment anglais, la langue était tout de même une barrière Une autre barrière le jeu de comédien. Je n'y connaissais rien J'ai juste suivi trois cours avant le tournage Sur le plateau, le metteur en scène m'a simplement dit* "Tu joues ton propre personnage dans la vie réelle, mais dans ces circonstances" Manifestement, Olivier Gruner ne s'offusque pas à l'idée de marcher sur les pas de Jean-Claude Van Damme. Pour lui, la parenté n'existe pas vraiment. "*Les Européens qui viennent aux Etats-Unis n'ont pas le choix des Américains Un Américain n'aurait jamais voulu tourner* **Angel Town** *Il n'aurait jamais accepté d'être aussi mal payé de travailler dans de telles conditions. Un Européen s'en fiche il n'a rien à perdre et tout à gagner Une des bagarres du film demandait une nuit de boulot de six heures du soir à six heures du matin*"

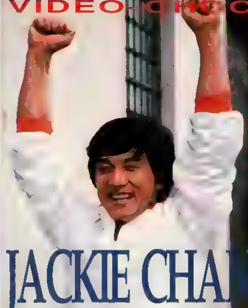
Angel Town a connu une excellente carrière en salles mais Olivier Gruner garde toutefois la tête froide. "*On m'a proposé depuis trois ou quatre séries B destinées à sortir directement en vidéo Le plus dur n'est pas de commencer une carrière mais de rester présent Depuis un an, je n'ai pas tourné J'attends un bon script Un acteur peut couler du jour au lendemain s'il ne choisit pas la qualité Je n'ai pas la grosse tête mais je me montre difficile sur les scénarios, les metteurs en scène les producteurs Un type peut vous annoncer* "Voilà, j'ai un budget de 5 millions de dollars" *alors qu'il n'a que 800.000 dollars en poche Le danger est là J'ai passé plus d'un an à réfléchir sur le business sur Hollywood J'ai pensé à ces comédiens qui ne tournent maintenant qu'aux Philippines*" Ou en Italie, de tout temps patrie-refuge des musclés en mal de vedettariat. Olivier Gruner, quant à lui, s'apprête à enchaîner sur **Angel Town II** qui devrait bénéficier d'un budget et d'un script bien plus conséquents que le premier Olivier Gruner veille au grain.

Les trois photos Olivier Gruner dans
[illegible]



Dossier réalisé par
Marc TOULLEC

Delta Vidéo lance sur le marché 16 films de Jackie Chan. Unique... 16 films, des tout débuts de sa carrière jusqu'aux derniers



fleurons de la cascade made in Hong Kong. Une bonne raison de s'entretenir avec ce clown élastique et suicidaire...

JACKIE CHAN
PUISSANCE 16

Jackie Chan recevant des mains de Jack Lang, ministre de la Culture, la médaille de Chevalier des Arts et Lettres. Incroyable mais vrai. Cela s'est pourtant déroulé. Jackie Chan ne semblait pas trop y croire, et risquait à tout instant de pouffer de rire devant ce cérémonial étrange auquel son style de cinéma ne l'avait guère habitué. "*Avec cette médaille, je peux revenir en France quand je le veux*" trouve encore à plaisanter la super-star de toute l'Asie. Parallèlement, un journal de télévision lui accorde généreusement sa couverture. Passer si rapidement du mépris des double-programmes de Barbès-Rochechouart à un pignon doré sur rue tient du prodige. Considéré avec condescendance par l'Occident, mais adulé par tout l'Orient, Jackie Chan grimpe un échelon supplémentaire dans une carrière qui dépasse désormais les frontières de Hong Kong...

[illegible]

L'apprentissage de Jackie Chan débute dès son plus jeune âge. "*Je ne suis jamais allé dans une école de cinéma. L'Opéra de Pékin m'a formé de 7 à 17 ans. L'entraînement était extrêmement difficile. Il commençait à cinq heures du matin et s'arrêtait souvent à minuit. Et cela se répétait tous les jours. On avait deux heures d'épée, deux heures de mime, deux heures de chant, deux heures de lance... Chaque professeur possédait sa propre spécialité. Tous les matins, l'un d'eux arrivait pour dire "Tout le monde debout", et nous lui répondions "Bonjour, Professeur". Nous enchaînions sur 50 pompes ou 300 coups portés en avant. Parfois, le professeur criait "Stop !" et nous nous immobilisions. Cela pouvait durer de 5 à 10 minutes. Chaque muscle était bandé. La douleur était terrible. Nous dormions à même le sol avec parfois les vêtements du jour et les chaussures. Je me souviens avoir conservé les mêmes chaussures un mois durant. Tout le monde sentait mauvais, surtout les plus jeunes qui se pissaient dessus pendant leur sommeil. Il arrivait à des gosses de tomber malade. Mais pas moi. Je conserve encore des traces physiques de cette époque, sur tout mon corps*". L'Opéra de Pékin renvoie directement à l'effroyable conditionnement des soldats de l'antique cité de Sparte, un entraînement aux limites mêmes de l'endurance humaine. Mais l'exceptionnelle souplesse des comédiens-athlètes du cinéma de Hong Kong se paie à ce prix. S'ils peuvent rebondir sur le sol, tomber de très haut, recevoir des coups violents, c'est uniquement grâce à cette éducation de fer.

"*Deux ans après le début des cours, mes parents sont venus me rendre visite. Je demandais : "Papa, s'il te plaît, ramène-moi à la maison" - "Impossible, j'ai signé un contrat pour dix ans d'Opéra et ne peux briser ma promesse*". Là-dessus, père et mère repartent pour l'Australie où ils se sont installés depuis longtemps. Papa et Maman furent respectivement cuisinier et femme de ménage au Consulat américain de Hong Kong avant de suivre leur boss, nommé ambassadeur à Canberra, Australie. "*Tous les jours, je cherchais dans la boîte à lettres un timbre australien. A l'Opéra de Pékin, les élèves n'avaient aucun rapport avec le monde extérieur. Du matin au soir, on était cloîtrés*".

Heureusement, le cinéma rentre très tôt dans la vie de Jackie Chan. Des metteurs en scène demandent en effet des acteurs-enfants agiles. Le directeur de l'Opéra de Pékin fait alors office d'agent. "*Il fallait évidemment qu'on soit à peu près présentables pendant les visites de recrutement. Les professeurs ne nous réveillaient ainsi qu'à 7 heures et demie du matin; les repas étaient bons. Cela m'a apporté un certain bonheur de pouvoir m'échapper de cette véritable prison*". A 18 ans, la filmographie de Jackie Chan est déjà riche de 25 films. Mais le cinéma cède alors la place à des tournées en compagnie de troupes d'acrobates et d'artistes martiaux. Dur, très dur.

Ironie du sort, peu après le départ de Jackie Chan, l'école de l'Opéra de Pékin ferme ses portes. "Trop violent pour les enfants" prétendent les autorités. Aussi cruelle que soit l'éducation dispensée dans ce cadre, Jackie

Chan ne conserve aujourd'hui aucun ressentiment envers ses professeurs. *"L'Opéra de Pékin m'a beaucoup appris, physiquement bien sûr, mais également au niveau du mental. Il ne m'en reste pas grand chose aujourd'hui, sinon un certain état d'esprit, une méthode de travail. Quant à mes anciens camarades, certains lavent des assiettes dans des restaurants. D'autres sont devenus gangsters"*. Livré à la vie, Jackie Chan connaît une période de vaches maigres à Hong Kong où grouillent les aspirants vedettes du kung-fu. Impossible de s'imposer sur un marché aussi encombré. Il quitte le pays pour l'Australie. Le jour, il est maçon, la nuit, plongeur dans un restaurant. L'Opéra de Pékin mène à tout. La chance lui sourit un jour. A 19 ans, il reçoit un coup de fil de Hong Kong. On lui propose un job de cascadeur à raison de 75 francs par jour !

[illegible]

"Au tout début de ma carrière, je tournais des films de kung-fu qui ont fini par endormir les spectateurs. Tout y était prétexte à d'innombrables bagarres et poursuites. Lorsque Bruce Lee est mort, ont déboulé sur le marché des Bruce Le, des Bruce Machin... C'est à cette époque que j'ai introduit la comédie dans les arts martiaux. Comme cela a bien marché, beaucoup m'ont imité". Du statut de sous-Bruce Lee que certains producteurs ont tenté de lui coller, Jackie Chan s'extrait et trouve rapidement sa voie, celle de la vigoureuse au sein de la baston.

"Il n'y a qu'un seul et unique Bruce Lee, le Maître. Je l'ai rencontré deux fois. La première, il m'a dit : "Allons au bowling" et la seconde "A bientôt". La rencontre des deux plus importantes stars du cinéma asiatique se limite à ces propos ténus. Quoiqu'il en soit, Jackie Chan ne subit que très peu de temps l'influence de son défunt aîné. *"Charlie Chaplin, Buster Keaton m'ont davantage inspiré. Et aussi Jean-Paul Belmondo. De nombreux comédiens américains utilisent des doublures pour les cascades, pas lui. Par contre, je ne pouvais me référer à Alain Delon. Il est beau, pas moi"*.



Jackie Chan, en souvenir de l'Opéra de Pékin, dans LE MAITRE CHINOIS.



LE CHINOIS SE DECHAINE

[illegible]

Superstar, Jackie Chan n'est jamais rentré dans le jeu de la production courante made in Hong Kong. Il refuse dans un premier temps le titre de "nouveau Bruce Lee", trouvé par la suite. *"Les producteurs chinois tournent les films désirés par le public. Cela donne parfois 100 films violents les uns après les autres. Et si le sexe fonctionne, 100 films érotiques viendront prendre la relève. A Hong Kong, il existe une multitude de petites sociétés uniquement préoccupées par les ventes à la vidéo"*. Jackie Chan rejette énergiquement la facilité. Ses films à lui se destinent avant tout au grand écran. Le dernier, Mirage, en cinémascope, ne sont pas le produit calibré télévision. Figuration abondante, décors luxueux, costumes superbes... Nous sommes bien en présence d'un film, un film auquel son acteur-réalisateur tient particulièrement. *"Tout jeune, j'ai vu un des films de Frank Capra. Il m'a longtemps obsédé au point de figurer sur la liste des titres que je voulais tourner. Tous les jours, j'y pensais. Je le désirais ardemment bien que mes boss disaient sans cesse : "Il n'y a pas d'action, c'est mauvais". Mais l'oeuvre originale m'inspirait un tel respect que j'ai donné à son remake le plus important budget de Hong Kong, 75 millions de HK dollars. Certains plans de Miracle ont nécessité deux jours de tournage, 17 heures de prises de vues en tout. Je ne veux pas me comparer à certains cinéastes célèbres, mais je fais de mon mieux, j'apprends continuellement. Cependant, je ne me concentre pas uniquement sur les scènes d'action. Je travaille énormément les séquences de comédie ou dramatiques"*. Jackie Chan demeure imperturbablement modeste, humble, gentil et fidèle à celui qui lui a offert sa chance, Raymond Chow, patron de la *Golden Harvest* et découvreur de Bruce Lee, un producteur au flair infaillible. Il vient de récolter les fruits de l'exploitation mirobolante de ses Teenage Mutant Ninja Turtles aux Etats-Unis.



LE MARIN DES MERS DE CHINE

Raymond Chow me donne une totale autonomie. Par son intermédiaire, j'ai accès aux [illegible] importants budgets de Hong Kong. Si j'ai envie de retourner la séquence qu'il a été tournée la veille, je peux le faire jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. Et cela coûte beaucoup d'argent. Voilà pourquoi je ne tourne qu'un film par an. Il faut du temps pour atteindre la perfection". Vous en connaissez beaucoup des cinéastes qui ont les mains libres à ce point, et des moyens illimités pour arriver à leurs fins ? Stanley Kubrick oui, et il est le seul. Le cas Jackie Chan s'avère donc unique, surtout dans le cadre d'un cinéma dit commercial. "J'ai parfois songé à quitter la Golden Harvest. Raymond Chow a mis beaucoup d'argent dans mes films, trois milliards de HK dollars en tout. Il m'a fait confiance. A plusieurs reprises, d'autres compagnies m'ont offert davantage d'argent, mais j'ai refusé. C'est peut-être stupide !". Jackie Chan est plein de principes. A ses débuts, il refuse une offre de la toute puissante Shaw Brothers. "A l'époque, la Shaw Brothers possédait plus de moyens que la Golden Harvest, mais cette dernière savait mieux dépenser et investir". Autre principe cher à la plus grande star du Sud-Est asiatique : ne pas choquer son public. "Mes films sont beaucoup moins violents qu'autrefois. Pas de sang, de morts malgré les mitraillages dans Miracle. Pas de sexe ou de langage vulgaire, car mon audience est composée en majorité de jeunes". Les corps tombent, [illegible], recevant des coups d'une force [illegible] qui les envoient voltiger dans les airs. Et entre les bastons homériques, et même pendant, Jackie Chan glisse toujours ses grimaces, son air ahuri. On lui reproche de cultiver un humour un tantinet trop chinois, cantonais plus précisément. "Je ne pense pas être un comique dans la pure tradition chinoise. Mon comique est très gestuel, un peu à la manière des films muets. Ainsi, tout le monde peut me comprendre".

L'AVENIR

Modeste, courtois, [illegible] dans des tournois de même (un des [illegible] de l'Opéra de Pékin), Jackie Chan est également un perfectionniste, un cinéaste tout le temps insatisfait. "Quand je termine un film, je me dis toujours que le suivant sera meilleur. Il m'est difficile de choisir mon préféré. Disons que Miracle est meilleur que Police Story en ce qui concerne l'action. Mais Police Story est le plus performant de tous pour les cascades".

Les cascades justement, la grande spécialité de Jackie Chan, le terrain sur lequel il domine le tout Hollywood. "A Hong Kong, on ne sait pas faire autre chose que des films d'action. C'est l'héritage du kung-fu et de Bruce Lee. J'y mets toute mon énergie. Je pense que je ne peux pas mourir aussi facilement que cela". Mais l'acteur-réalisateur n'est pas un kamikaze. "Je pourrais encore agir ainsi pendant deux ans environ. Tout dépend de mon coeur. Il faut savoir que j'ai accompli toutes mes cascades dans 36 films. J'ai encore un tas de problèmes avec mon dos, mes hanches, mes coudes et ma tête". Cette tête qui a bien failli demeurer à jamais inerte sur le plateau de Mister Dynamite. En sautant d'un rocher, elle heurte le sol, rebondit et vient se loger entre deux pierres. Résultat : une vilaine fracture du crâne. De plus, une arête de pierre se loge à quelques millimètres du cerveau. Jackie Chan est aussitôt conduit à l'hôpital de Zagreb, puis à Paris pour y être opéré. "J'ai encore des problèmes d'audition avec mon oreille droite. Je n'entends pas très bien. Mais j'utilise mon oreille gauche". Coupez-lui une jambe et il vous répondra qu'il sera deux fois plus adroit avec l'autre...

"Bien sûr, j'ai peur avant de tourner une cascade. Mais dès que la caméra tourne, j'oublie tout. Et j'agis".

Agir, réagir, sauter, bondir, rebondir... Le cinéma de Jackie Chan est de l'adrénaline à l'état brut. Cependant, notre homme ne se consacre pas qu'à ses seuls films. Il produit aussi, négligemment, oubliant parfois des titres qui n'existeraient pas sans lui. "Je donne parfois leur chance à de jeunes réalisateurs. J'espère toujours en voir un, lorsque je prendrai ma retraite à 50 ans, venir me remercier. Un réalisateur est ainsi venu à ma rencontre. J'ai lu son scénario, il m'a plu. Je lui ai donné de l'argent. Je perds parfois beaucoup d'argent en produisant". Film de fantôme délicat et beau, Rouge fréquente les festivals internationaux et devient par la force des choses "le film produit par Jackie Chan".

Jackie Chan ne vit que de cinéma, pour le cinéma, 24 heures sur 24. Même la situation politique précaire de Hong Kong ne parvient pas à le remuer, alors que ses concitoyens sont en transe. "Evidemment, à la suite du massacre de la place Tien An Men, je suis descendu dans la rue pour manifester. Cela ne change rien. Je me consacre uniquement à mon travail. Je ne songe pas à 1997. J'ai un ami qui a vendu sa maison, tous ses biens, pour s'installer en Australie. Il est revenu peu après chercher sa femme et ses enfants, puis il est mort d'un cancer. J'agis presque au jour le jour, surtout depuis l'accident qui a failli me coûter la vie en Yougoslavie". "En dehors du cinéma, je ne connais rien" conclut Jackie Chan. "Pourquoi toujours se battre ?" dit ma mère. "Sois un bon fils, rends-nous fiers de toi. Marie-toi, aie des enfants". Oui, je voudrais bien avoir une épouse charmante, des enfants. J'adore les enfants, mais j'aime bien plus les films".

LE GAGNANT

FILMOGRAPHIE

1961-BIG AND LITTLE WONG TIN-BAR

1963-ETERNAL LOVE (Li Hanxiang)

THE STORY OF GIU XIANGLIN

1971-THE LITTLE TIGER OF CANTON
(Le Jeune Tigre, Hsiang Tzu et Chu Mu)
Le grand inédit de la collection *Delta Vidéo*. Jackie Chan, encore adolescent, s'initie au kung-fu.

1973-NOT SCARED TO DIE [illegible]

1974-THE GOLDEN LOTUS
(Li Hanxiang)

STRANGER IN HONG KONG

1975 HAND OF DEATH
ou **COUNTDOWN IN KUNG FU** (John Woo)

ALL IN THE FAMILY (Chu Mu)

1976-THE NEW FIST OF FURY
(La Nouvelle Fureur de Vaincre, Lo Wei)
Sur les traces de Bruce Lee, Jackie Chan interprète un pickpocket génial, formé au kung-fu pour défendre une école d'arts martiaux menacée par des japonais belliqueux.

SHAOLIN WOODEN MEN
(L'Impitoyable, Lo Wei)
Surnommé Le Muet, et élève au temple de Shaolin, Jackie Chan lutte contre son ancien maître pour sauver la patrie.

1977-KILLER METEOR
(La Mission Fantastique, Chu Yen Ping)
Pendant la deuxième guerre mondiale, un commando de chinois dont Jackie Chan fait partie, doit retrouver un trésor volé par l'envahisseur japonais.

1978-SPIRITUAL KUNG FU
(L'Invincible, Lo Wei)
[illegible] élevé au temple de Shaolin, Jackie Chan doit retrouver le livre des "7 points de la [illegible]" volé par une main anonyme.

[illegible]
(Le Vengeur, Lo Wei)
Seul survivant du massacre de sa famille, Jackie Chan est formé au kung-fu par la femme responsable de la mort de ses proches.

SNAKE IN THE EAGLE'S SHADOW
(Le Chinois se Déchaîne, Yuen Woo Ping)
Un vieux maître en fuite enseigne à Jackie Chan la technique de combat du Serpent pour que celui-ci brise la suprématie des Aigles sur le pays.

DRAGON FIST
(Le Poing de la Vengeance, Lo Wei)
Jackie Chan veut venger son maître mort à la suite d'une humiliation, mais son meurtrier est déjà repentant.



SNAKE AND CRANE ART OF SHAOLIN
(Le Magnifique, Chen Chi-Hwa)
Jackie Chan déjoue les sombres desseins du clan du "Dragon noir", désireux de voler les secrets d'une forme de combat pour les mettre au service du mal.

HALF A LOAF OF KUNG FU
(Le Protecteur, Chen Chi-Hwa)
Jackie Chan manque d'entrain pour les études. Il espionne une jeune femme s'essayant au kung-fu. Celle-ci lui enseigne les secrets de son art.

1979-DRUNKEN MONKEY IN THE TIGER'S EYE
(Le Maître Chinois, Yuen Woo Ping)
Élève dissipé, Jackie Chan est renvoyé de son école de kung-fu pour étudier avec un vieil homme aux méthodes originales.

THE FEARLESS HYENA
(La Hyène Intrépide, Jackie Chan)
Pour terrasser un adversaire terrible, Jackie Chan emploie une palette étendue de ruses.

THE FEARLESS HYENA II
(Le Cri de la Hyène, Jackie Chan)
Rescapé du massacre de sa famille, Jackie Chan améliore son kung-fu dans le but de tuer le responsable du forfait.

1980-BATTLE CREEK BRAWL
(Le Chinois, Robert Clouse)

1981- THE CANNONBALL RUN
(Cannonball, Hal Needham)

1982-DRAGON LORD (Id., Jackie Chan)
Dans un village isolé, Jackie Chan déjoue un complot visant à dérober un trésor national.

1983-BOOM ! BOOM ! (Cheung Tung Joe)

FIRST MISSION (Samo Hung)

THE CANNONBALL RUN II
(Cannonball II, Hal Needham)

MY LUCKY STARS
(Le Flic de Hong Kong, Samo Hung)
Voyant son coéquipier enlevé par la pègre à Tokyo, le flic Jacky Chan est secondé par une ravissante inspectrice.

1984-THE PROTECTOR
(Le Retour du Chinois, James Glickenhaus)

WINNERS AND SINNERS
(Le Gagnant, Samo Hung)

1985-TWINKLE, TWINKLE LUCKY STARS
(Le Flic de Hong Kong II, Samo Hung)

PROJECT A
(Le Marin des Mers de Chine, Jackie Chan)
Sergent dans la police anglaise, Jackie Chan s'attaque à un redoutable gang de pirates.

1986-POLICE STORY (Id., Jackie Chan)

ARMOUR OF GOD
(Mister Dynamite, Jackie Chan)

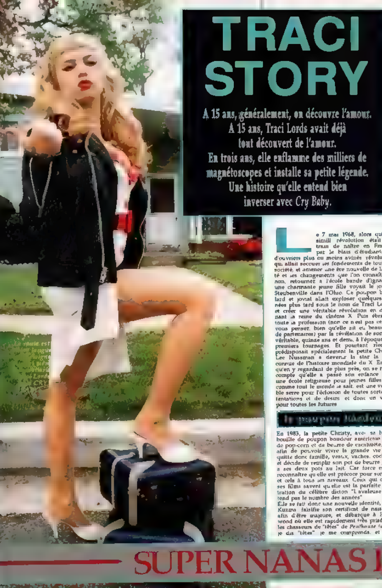
DRAGONS FOREVER (Samo Hung)

1987 POLICE STORY II (Jackie Chan)

1988 PROJECT A II (Jackie Chan)

1989 MIRACLE (Jackie Chan)





TRACI STORY

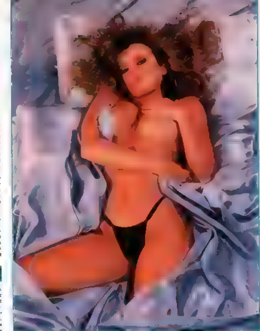
A 15 ans, généralement, on découvre l'amour. A 15 ans, Traci Lords avait déjà tout découvert de l'amour. En trois ans, elle enflamme des milliers de magnétoscopes et installe sa petite légende. Une histoire qu'elle entend bien inverser avec *Cry Baby*.

Le 7 mai 1968, alors qu'une simili révolution était en train de naître en France, par le biais d'étudiants et d'ouvriers plus ou moins avinés, révolution qui allait secouer les fondements de toute la société, et amener une ère nouvelle de Liberté et ses changements que l'on connaît (sinon, retournez à l'école bande d'ignares), une charmante jeune fille voyait le jour à Steubenville dans l'Ohio. Ce poupon braillard et jovial allait exploser quelques années plus tard sous le nom de Traci Lords, et créer une véritable révolution en devenant la reine du cinéma X. Puis ébranler toute la profession (non ce n'est pas ce que vous pensez, bien qu'elle ait eu beaucoup de partenaires) par la révélation de son âge véritable, quinze ans et demi, à l'époque des premiers tournages. Et pourtant rien ne prédisposait spécialement la petite Christy Lee Nussman à devenir la star la plus connue de l'histoire mondiale du X. Encore qu'en y regardant de plus près, on se rende compte qu'elle a passé son enfance dans une école religieuse pour jeunes filles qui, comme tout le monde le sait, est une véritable serre pour l'éclosion de toutes sortes de tentations et de désirs, et donc un vivier pour toutes les futures

Le poupon boudeur

En 1983, la petite Christy, avec sa bonne bouille de poupon boudeur américain gavé de pop-corn et de beurre de cacahuète, part afin de pouvoir vivre la grande vie. Elle quitte donc famille, veaux, vaches, cochons, et décide de remplir son pot de beurre grâce à ses deux pots au lait. Car force est de reconnaître qu'elle est précoce pour son âge, et cela à tous les niveaux. Ceux qui on vu ses films savent qu'elle est la parfaite illustration du célèbre diction "L'avaleuse n'attend pas le nombre des années".
Elle se fait donc une nouvelle identité, Nora Kuzma, falsifie son certificat de naissance afin d'être majeure, et débarque à Hollywood où elle est rapidement très prisée par les chasseurs de "têtes" de *Penthouse* (quand je dis "têtes" je me comprends, et vous

SUPER NANAS II



aussi, sinon c'est bien les gars, continuez à lire les "revues à deux mains"). Très vite, elle devient Playmate et commence à connaître l'argent facile, les séries de photos de plus en plus dénudées dans toutes les revues de charmes (dont *Hustler*), et à mener une vie dissolue. Elle découvre les affres de la drogue et même de l'avortement, avant, comme de bien entendu, de rentrer dans l'univers du X (on croirait un sermon du dimanche matin sur *A2* ou un téléfilm du samedi soir sur *La Cinq*). Là, même scénario que pour les photos : sa moue boudeuse, ses joues rebondies, ses seins droits et arrogants en forme de poires, son charmant petit joufflu et sa taille de rêve font des étincelles. Au point que toutes les boîtes de production qui voient son premier film craquent et la veulent. Beaucoup de gens et de bios s'accordent pour dire que son premier film s'intitule **What Gets Me Hot**. L'éditeur *Beslix*, pour sa part, affirme qu'il s'agit de **Sweet Little Things** qu'il distribue comme par hasard. (Pour ma part, après moult recherches, je suis fier d'annoncer que son premier blue movie s'appelle **My Lovely Summer Holidays at the Bourboul**, tourné alors qu'elle avait deux ans et demi, et où elle s'ébat nue sur la plage). Enfin bref, elle va enchaîner vidéo sur vidéo pour toutes sortes de petites boîtes. Films dont elle tentera plus tard d'empêcher la sortie car *"ce sont des sous-produits tournés à la chaîne"*. Ces sous-produits lui permettent tout de même d'affirmer son image de marque, et d'affiner ses capacités buccales qui ne vont pas tarder à la porter au pinacle (non, ce n'est pas un gros mot) des suceuses (là, c'est vrai que c'est un peu trivial).

[illegible]

Ainsi ne tarde-t-elle pas à devenir la sex star N° 1 talonnée de près, il est vrai, par une autre Playmate de *Penthouse* un peu plus vieille mais qui, elle, défraie la chronique par son appétit insatiable et son absence totale de tabou. Il s'agit de Ginger Lynn. Les deux petites vont tourner pas mal de films ensemble, notamment **Orgies Dangereuses**, **Nymphomanes d'un Autre Monde** et surtout **Top Model** qui signe définitivement leur entrée dans la cour des grandes du X. Traci va enchaîner ensuite sur **Miss Passion** de Suze Randall (une ancienne photographe de *Penthouse*) et sur toute une série de films avec les plus grands réalisateurs, Jérome Tanner, Svetlana, Jérome Bronson, Grégory Dark, Mitchells Brother, Ron Jeremy... et les plus grands acteurs, Harry Reems, Jerry Buttler, Ron Jeremy, Jamie Gillis, Tom Byron... Ses orgasmes puissants et sonores, l'incroyable mobilité de sa poitrine aux larges mamelons bruns, ses talents fellatoires, sa peau de pêche, ses fesses dures et galbées, ses hanches de soie et sa jeunesse sont autant d'atouts dont elle se sert pour imposer ses désirs. Car en effet, Traci est une vraie pro. Elle a peut-être des exigences de stars, mais elle joue le jeu à fond, ne refusant pas les séances de photos, les shows, les interviews, les exhibitions. C'est ainsi qu'elle exige vingt mille francs par jour de tournage 35mm ou vidéo, un minimum stipulé sur contrat de trois jours de tournage, pas plus de huit heures de tournage par jour, pas plus d'une scène hard par jour, un minimum de dix heures de repos entre chaque jour de tournage, de ne pas participer ni aux scènes de sodomie, ni aux scènes sadomasochistes, le choix du scénario, de ses partenaires, le droit de regard sur le casting, une loge personnelle avec maquilleuse, une voiture pour l'amener aux studios, un respect scrupuleux des heures de présence, et ce pour tout le monde. Il lui arrive d'ailleurs de quitter avec pertes et fracas les plateaux si le timing n'est pas respecté ou si la mise en place de la scène est trop longue à son goût. Tout cela peut paraître un peu exagéré, mais c'est ce qui lui a permis de faire les petits chefs-d'oeuvre que l'on sait.

la businesswoman

Début 86, elle s'installe à Malibu au milieu des autres stars du cinéma dit traditionnel. Elle décide de fonder, en plus de son fan club déjà existant, sa propre boîte de production, la *T.L.C* (*Traci Lords Company*), afin de vraiment tout contrôler sur ses films. Elle lance également une ligne de cosmétiques et prépare une ligne de prêt-à-porter (Stéfanniie de Mônaaaacooo ? Non, encore perdu). Elle arpente le monde sous couvert de tourner des films. Le premier film de *T.L.C.*, **Traci Takes Tokyo** de Steve Cartier, est tourné au Japon (étonnant), et nous la montre en train de déambuler dans les rues et d'apprendre aux japonais comment ça marche tout ça (et y'a du boulot, y sont pas très doués faut bien le dire, les japonais, et le film s'en ressent fortement). Début mai, elle débarque en France afin de tourner **Traci Je t'Aime** de Jean-Pierre Floran, avec les sex stars françaises qui restent, dont Patinette (Marilyn Jess). Elle passe d'abord quelques jours à Paris pour visiter la capitale et aussi pour se renseigner, car elle désire ouvrir une succursale de *T.L.C.* afin de distribuer ses films en France. Elle part ensuite fêter son anniversaire par un week-end en Italie, puis se rend au festival de Cannes où doivent avoir lieu des prises de vue du film. Elle est bien entendu la coqueluche du festival, se produit au Circus, boîte branchée de là-bas, déclenche des émeutes à chacune de ses sorties... Tout le monde veut la voir et être vu en compagnie de la star du X, tous les journalistes et photographes se piétinent à qui mieux mieux pour l'épingler à leur tableau de chasse. Elle s'amuse de tout cela, et rencontre son idole, Christophe Lambert, oui, le grand jeune dégarni qui louche, mais ne peut malheureusement pas réaliser son fantasme : *"faire l'amour avec Christophe Lambert en haut de la Tour Eiffel, même si c'est froid et pas très confortable"*. A la fin du festival, elle repasse par Paris pour tourner quelques scènes complémentaires du film, prendre des contacts en vue de sa suite qui doit se tourner en automne, et faire une dernière fois le tour des boîtes de la capitale.

la femme interdite

Cette suite de **Traci Je t'Aime** ne sera jamais tournée. En effet, le 11 juin 86, la police de Los Angeles débarque chez Traci Lords et l'arrête. Ses parents ont porté plainte auprès de la police des mineurs afin que la petite cesse ses activités. Un des deux géniteurs travaille pour le ministère de la justice américaine et ça le fout mal de voir sa fille consacrée reine du X au moment même où Reagan lance une grande offensive contre le Hard américain. Le FBI a tôt fait de découvrir que Traci n'avait pas atteint l'âge légal de 18 ans lors des quelques cent films qu'elle a tournés entre 83 et mai 86. C'est la panique dans les milieux du X. En effet, des centaines de personnes peuvent tomber sous le coup de la loi sur le détournement de mineur et l'incitation de mineur à la

débauche. Tout le monde s'empresse de faire disparaître toutes sortes de preuves pouvant les faire tomber. C'est ainsi que s'évaporent dans la nature tous les négatifs des films, les masters des vidéos, les reportages et romans photos où apparaît Traci. Son nom est retiré de tous les génériques, ses scènes, lorsqu'elle a un petit rôle, sont coupées (Sexy **Business** est ainsi allégé de plus de six minutes), ou carrément retournées si son rôle est trop long (c'est le cas pour **New Wawe Hookers, Talk Dirty to Me III (Irrésistible Sirène)** qui devient **New Talk Dirty to Me III, G. Spot**)..

Mais les acusations tombent quand même. Robin Gottesman, l'un des producteurs de ses premiers films, est condamné à un an de prison et plus de cent mille dollars d'amende pour avoir vendu neuf films.

Traci, quant à elle, est remise en liberté sous caution et disparaît aussitôt de la circulation en compagnie de son agent. Comme quasiment toutes les preuves ont disparu, et qu'il a été admis que les producteurs et autres ont étaient abusés par les faux papiers que présentait Traci, les sanctions sont presque toutes levées. Comme toujours dans ces cas-là, surtout s'il l'a engendré, Hollywood ne perd pas de temps pour exploiter le scandale bien juteux. Le producteur Atom Shock et la réalisatrice Jane Waters sortent **Traci Lords Story** avec Jacqueline Lauriana dans le rôle de la star. Cette dernière va tenter d'empêcher la sortie du film, d'abord en lançant un procès dont elle va être déboutée, et ensuite en s'appuyant sur ses relations. Mais bon nombre de personnes ne lui ont pas pardonné de les avoir mis dans l'embarras. Si bien que le film sortira, et sera bien sûr un grand succès aux Etats-Unis, tout le monde étant friand de connaître la vie de la plus jeune sex star. **Traci Lords Story** se montre assez dur envers Traci et plus encore envers certaines personnes du X.

L'actrice débutante

En 88, Traci tente une percée dans le cinéma "traditionnel" avec le rôle de l'infirmière Nadine, dans un remake d'une série B de SF des années 50 produit par Roger Corman, **Le Vampire de l'Espace**, réalisé par Jim Wynorski. Elle décide ensuite de prendre des cours de comédie avec un prof privé de l'Actor's Studio, recommence à faire des photos comme mannequin (couverture de *Muscles & Fitness*....), met en application fin 88 ses leçons de comédie dans **Fast Food, the Movie**, encore un nanar bien ringard où elle joue le rôle de Dixie Love, *"une fille speedée qui découvre l'amour puis se calme"*. Début 89, elle doit tourner un troisième film encore avec Corman, un policier dans lequel elle interprète une femme-flic. Mais ce vieux briscard de Corman rajoute sans arrêt des scènes de nu dans le scénario. Elle préfère laisser tomber, estimant qu'elle a déjà assez donné dans le nu. Elle fait bon nombre de castings TV pour apparaître dans les séries. C'est ainsi qu'elle passe, entre autres, dans *Un Flic dans la Mafia*, puis se fait jeter de *Clair de Lune*, un des producteurs jugeant son jeu insuffisant.


Une moue boudeuse qui deviendra célèbre (CRY BABY).

Pour la télévision, Traci interprète aussi l'assistante d'un dentiste dans la série ***With Children***. L'audimat explose et les producteurs lui proposent de tourner le pilote d'un nouveau feuilleton dont elle pourrait être la vedette. Parallèlement à cela, elle sort une série de K7 d'aérobic et de remise en forme, écrit sa biographie que NBC doit réaliser, dans laquelle elle raconte sa vie, la découverte de la drogue, du X... et sa volonté de s'en sortir et de gagner. Qu'est-ce que c'est beau... Milieu 89, elle signe un contrat avec Sam Brown, producteur des deux premiers albums de Michael Jackson, en vue de la sortie d'un 33 tours. Pour l'heure, elle en est restée au 45. Les activités de Traci s'accumulent. Elle écrit le scénario d'un film X, **Born to Be Wild**, prépare aussi une série de calendriers, et surtout, fin 89-début 90, décroche un rôle dans le film de John Waters, **Cry Baby**. Elle joue le rôle de Wanda, une des "Cry Baby Girls". Son rôle ne permet pas réellement de dire si elle est douée ou non pour la comédie, puisque tout ce que lui demande Waters, c'est d'avoir la poitrine en avant, de mimer la jouissance, de se tortiller de façon lascive et surtout, de garder cette moue boudeuse qui la caractérise. Toute sorte de choses qu'elle faisait déjà avant, mais avec moins de vêtements. Pour l'instant, presque tout le monde s'émerveille de sa composition et parle de révélation. OK, je veux bien, mais attendons le prochain film où elle aura, on lui souhaite, plus de vingt mots à dire. Une chose est sûre en tout cas, c'est que la Traci Lords des années 90 n'a plus rien à voir avec celle des années 80. Comme elle le dit elle-même : *"Je veux continuer à prendre des cours de comédie, afin d'être considérée comme une actrice, gagner des Oscars, un César, être reconnue comme chanteuse (...) et j'espère avoir un enfant vers l'âge de trente ans, qui est l'âge idéal"*.

"J'ai fait les pires rencontres, j'ai vécu dans les pires endroits, j'ai pris les pires drogues", confesse aujourd'hui Traci Lords. Elle tire un trait sur un passé sulfureux. A quand Traci Lords dans le rôle de Mère Thérésa ?

Guy GIRAUD

FILMO

...DE DANIELLE
...OSE YOUNG GIRLS
...op Model, Miles Kidder)
...ACI LORDS (id., Milton Ingley)
...ACI IN HEAVEN (Jerome Tanner)
...IGHT OF LOVING DANGEROUSLY
...ngles Dangereuses, Adam)
...UST IN THE FAST LANE
...endues sur l'Autoroute, Adam)
...ALK DIRTY TO ME, PART III (Irrésistible
...irène, Ned Morehead et Duck Dupont)
...HAT GETS ME HOT (Richard Maller)
...OVENTURES OF TRACI DICK ou THE
...ASE OF THE MISSING STIFF (Jerome Tanner)
ANOTHER ROLL IN THE WAY

...85
AROUSED (Excès de Plaisir, Robert McCallum)
...AD GIRLS III
...LACK THROAT (id., Dark Brothers)
...REAKING IT (La Toute Première Fois,
...avid Frazer et Svetlana)
...OUNTRY GIRL (Bob Chinn)
...IRTY BLUES (Dominic Lubo)
...ROTIC GOLD
...ROTIC ZONE I & II (J F Pryor)
...UTURE VOYEUR (Bobby Hollander)
A HARLEQUIN AFFAIR
...OLLYWOOD HEARTBREAKERS
(Id., Mark Curtis)
...ANNIE'S MAGIC BOX
...UST ANOTHER PRETTY FACE (Scotty Fox)
THE LINGERIE PARTY
LOVE BITES (Id., Victor Nye)
MISS PASSION (Id., Suze Randall)
...ASSION PIT
... Le Sair, Duck Dupont et Charles de Santos)

PHYSICAL I & II
THE PLEASURE PARTY (Id., John Shabert)
PORTRAIT OF LUST
SEX FIFTH AVENUE (Id., Jerome Tanner)
THE SEX GODDESS (Id., Ray Kurch)
SEX SHOOT (Recherche Traci Désespérément, Church Bogardt)
SEX WAVES (Sex Waves Traci, David Michael)
SWEET LITTLE THING (Id.)
TAILHOUSE ROCK (Id., Jerome Tanner)
TWILIGHT ZONE
THE YOUNG AND THE RESTLESS II
(L'Ingénue Perverse, Robert McCallum)
WE LOVE TO TEASE (Id., Michael Carpenter)
OPEN UP TRACI (Id., Michael Carpenter)
SIZZLING SUBURBIA (Id.)
IT'S MY BODY (La Rage de Jouir...

FANTASIES 5 & 6 (Jack Remy)
HOLLY DOES HOLLYWOOD (Ron Fellows...
EDUCATING MANDY
(L'Education de Mandy, Royce Shepard)
SISTER DEAREST
(Ma Petite Soeur Chérie, Jonathan Rose)
PERFECT FIT (Kurt Nielsen II)
NEW WAVE HOOKERS (Id., Gregory Dark)
LADY IN LACE PARTIES
(Epouses Capricieuses, Jack Remy)
TWO TIMING TRACI
(Twist Again Traci, Michael Mann)
THE CRANFEBERG SPOT
(G. Spott, Mitchell Brothers)
BATTLE OF THE STARS (Lawrence T. Cole...

...986
SUZIE SUPERSTAR II (Id., Robert McCallum)
DEEP INSIDE TRACY
(Profonde Tracy, Wolgang Gower)
KINKY BUSINESS (Sexy Business, Jerry Ro...
TRACI TAKES TOKYO (Id., Steven Cartier)
WILD THINGS
(Le Sexe Sauvage I & II, Alex de Renzy)
WHORE OF THE WORLDS (Nymphomane d'un Autre Monde, Miles Kidder)
DREAM LOVER
(Amant de Rêve, Jim Reynolds)
TRACI, JE T'AIME (Jean-Pierre Floran)

1988
NOT OF THIS EARTH
(Le Vampire de l'Espace, Jim Wynorski)
FAST FOOD, THE MOVIE (Michael A. Simp...

1989
CRY BABY (Id., John Waters)

1990



STARS BIS

Elles sont belles, elles sont désirables, et elles fréquentent les plus mauvais films de la côte Ouest des Etats-Unis... Elles nivellent par le bas et enlèvent le haut !



Michelle Bauer, Linnea Quigley et Brinke Stevens dans SONORITY SUCCUBUS SISTERS

La série B américaine engendre parfois des réalisateurs appelés à passer à la vitesse supérieure dès leur deuxième film, des maquilleurs rapidement nommés à des postes à responsabilités sur de gros budgets, des comédiens débutants servent de chair à psychopathes, puis propulsés au firmament des stars. Et cette série B génère également des comédiennes qui resteront envers et contre tous dans le caniveau du "bis" impossible d'en sortir. A vrai dire, elles s'y complaisent, se fabriquent une image de marque, se tissent des lauriers sur mesure, et cultivent ce côté glamour de la ringardise. Comparées à elles, des comédiennes comme Barbara Crampton, Sybill Danning, Laurene Landon et Linda Blair sont des super stars. Ces nénettes ne se prennent pas plus au sérieux que les nanars dans lesquels elles "jouent" surtout de leurs charmes. Dans les sixties, les productions britanniques de la *Hammer* alimentaient le vivier de minettes désirables, actrices éphémères. Désormais, les greniers et caves d'Hollywood ont avantageusement pris la relève...

LA MENEUSE

Ne pouvant percer au plus haut de l'affiche, la blonde Linnea Quigley se bâtit, à force d'apparitions dans des séries plus ou moins B, son petit vedettariat. Cette demoiselle, qui refuse obstinément de donner sa date de naissance, fait des débuts prémonitoires dans un conte de fée cochon, **Adult Fairy Tales**. Allongée et dévoilée, elle y incarne la belle au bois dormant. Un baiser du prince charmant ne suffit pas vraiment à la réveiller...

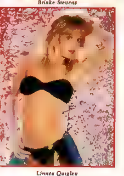
La toute relative célébrité de Linnea Quigley part en fait d'un rôle ténu dans **Le Retour des Morts Vivants**. Punk, elle se livre à un strip-tease sur une pierre tombale. Voilà, il n'en faut pas plus pour s'installer définitivement dans le créneau des "scream queens" comme les baptisent les ricains. Adroite en affaires, Linnea Quigley en fait son titre de référence, le seul dont on se souviendra encore dans dix ans. Ses autres prestations sont nettement moins inoubliables. Elle sert de victime au père Noël cinglé de **Silent Night, Deadly Night**, de victime au monstre caoutchouteux de **Creepozoïd** après avoir montré ses fesses savonnées sous la douche, de victime d'un cannibale avec lequel elle se marie dans **Don't Go Near the Park**, de victime d'un viol craspec dans **Savage Streets**... Profession victime de cinéma ! Quand elle n'est pas sujette à divers sévices corporels, Linnea Quigley subit d'autres affres insoutenables. Elle se transforme, par exemple, en monstre après s'être badigeonnée le corps de la lotion de bronzage de **Tantalizer**, **Hardbodies from Hell**. Pour montrer qu'elle sait



Bobbie Bresee un retour rapide à la case départ



Brinke Stevens



Linnea Quigley

faire autre chose qu'exhiber ses miches ou gueuler, Linnea Quigley tente le comique. Elle marche sur les traces des Trois Stooges (des comiques américains particulièrement lourdingues) dans **Sorority Succubus Sisters**, et donne la réplique à Ginger Lynn Allen, ex-porno star reconvertie dans le Z, dans **Vice Academy II** qui est à **Police Academy** ce que **Les Bidasses en Vadrouille** est à **La Grande Vadrouille**.

N'empêche que c'est sur le plateau d'un de ces petits films incongrus (**The Halloween Party**) que Linnea rencontre le grand amour, le maquilleur Steve Johnson. Ce dernier lui fabrique un faux mamelon de façon à ce qu'elle puisse y enfoncer le doigt. Cela crée des liens. Bon mari, Johnson a depuis jeté son épouse dans la poitrine de Freddy Krueger (4ème épisode) où elle fait de la figuration topless parmi les autres victimes tentant une échappée vers l'extérieur

LES UNES ET LES AUTRES

Avant Linnea Quigley, l'ex-bunny de *Playboy*, Bobbie Bresee, tenta d'occuper le marché. En vain. **Mausoleum** l'exposait toute nue avant qu'elle ne se métamorphose en monstre sanguinaire. Un petit tour avec les bestioles malfaisantes de **Ghoulies**, et sous les sunlights de Fred Olen Ray pour quelques morceaux de choix, et Bobbie Bresee retourne aux séries TV d'où elle provient.

Plus gironde, Linnea Quigley amène dans son sillage une flopée d'autres nénettes, toutes des copines. Une véritable école.

La plus intéressante d'entre elles se nomme Brinke Stevens. Très différente de la Californienne typique (blonde, siliconée...), elle se voue d'abord à la biologie marine, aux dauphins. Parce que le gouvernement coupe les vivres à son secteur d'études, elle suit un photographe qui la convainc de devenir mannequin. Brinke Stevens pose alors pour tout ce qui est presse écrite. Cela va de *Monsterland* à *Playboy* et *Penthouse*. C'est en plagiant la tumultueuse Elvira sous le nom de Evila qu'elle trouve son audience. Vingt secondes dans **Body Double** de De Palma, doublure dans **Psychose III**, elle trouve la consécration auprès de Fred Olen Ray et de Ken Dixon, réalisateur de **Slave Girls from Beyond Infinity** où, en bikini, elle fuit devant un comte Zaroff aux petits pieds. Brinke Stevens sait très bien jouer les utilités d'usage (indispensable dans la plupart de ses films) mais parvient également à composer un personnage de folle homicide assez satisfaisant (**La Maison de Grand-Mère**). Et cette demoiselle sait aussi écrire les commentaires d'un documentaire sur la prévention des séismes, et co-signer avec le romancier A.E. Van Vogt un bouquin de science-fiction. Bel éclectisme.

Blonde et fragile, Elizabeth Cayton partage avec Brinke Stevens l'affiche de **Slave Girls from Beyond Infinity**. Elizabeth Cayton n'a pas le choix elle sera toujours une victime et l'objet de toutes les convoitises sexuelles. Dans **Rollerblade Warriors**, souveraine d'une peuplade d'amazones, elle est enlevée par des machos qui lui feront subir les derniers outrages. Elle les subit encore dans **Necromancer** et, sous l'influence de la démonologie, se transforme en monstre.

Nettement plus intéressante, Ruth Collins sort assez rapidement de l'ornière du fantastique de bazar pour tourner des films de cul, tout bêtement. Plus belle, plus charnelle, Ruth Collins passe d'abord entre les mains de la réalisatrice Roberta Finlay, cantonnée dans les séries B horrifiques, et tombe finalement entre celles de l'ex-pornocrate Chuck Vincent, lui aussi reconverti dans des comédies érotiques très soft en définitive. De Chuck Vincent à l'italien Joe D'Amato, il n'y a qu'une marche que Ruth Collins grimpe illico. Ces films sont nettement plus chauds et Ruth enlève le bas dans deux copies conformes de **Neuf Semaines et Demie**. Oter le slip, elle l'a fait. Ce que les copines de Linnea Quigley ne font jamais à l'écran, car leur érotisme est en définitive très prude, pudibond.

Juste de quoi allumer des adolescents boutonneux, avides de donzelles bien dotées. Pour les contenter, tomber le sous-tif suffit largement. Mais, faute de savoir vraiment jouer, elles prennent aussi du plaisir à hurler de terreur, frissonner, toutes ces Michelle Bauer, Mélissa Moore... Se bagarrer à la tronçonneuse dans les folies de Fred Olen Ray, oui. Fréquenter l'Actor's Studio, non. Et c'est peut-être tant mieux.

Cyrille GIRAUD



BRULANTES GEISHAS

Le Japon révèle enfin un genre inédit, le Roman Porno
Genre violent, excessif, baroque et... feministe !

Le cinéma japonais est encore un animal inconnu de l'Occident. Pour un Kurosawa importé, comptez vingt metteurs en scène confinés aux frontières de l'Empire du Soleil Levant. Des mauvais et, souvent, de très bons. Ceux-ci oeuvrent dans le cadre de genres. Fantastique, polars, samouraï et... érotisme. L'érotisme nippon n'est pas celui de l'Occident. Il s'exprime très différemment, dans la douleur, le sadomasochisme, les souffrances physiques et morales les plus insoutenables. Les japonais ont toujours lié violence et sexe, au point de les unir étroitement dans des films dits de torture. **Femmes Criminelles** et **L'Enfer des Tortures** de Teruo Ishii sont les seuls spécimens de ce genre particulier, exclusivement japonais, à avoir atterri en France, en vidéo seulement. Un auteur comme Wakamatsu Koji, ancien gangster, contribue largement à la popularité de l'érotisme au Japon. Les titres de ses films sont évocateurs : **Anges Violés**, **Sex Jack**... Mais, passées les frontières, c'est Nagisa Oshima qui triomphe avec le scandale de **L'Empire des Sens**, premier hard nippon à braver la toute puissante censure locale interdisant les pilosités et les actes sexuels directement montrés. Culture oblige, le film se clôt sur une castration au couteau... La renommée de **L'Empire des Sens** est telle que des producteurs, soudain audacieux, se décident à tourner de vrais pornos, des X autrement plus fignolés que nos mornes successions nationales d'enfilades. Cela donne des chefs-d'œuvre comme les deux **Daydreams**, délires oniriques au pays du kama-sutra, et **Oiran, l'Empire des Vices** d'un réalisateur chaudement recommandé par Oshima, Tetsuji Takechi. Entre film de torture et hard-core, se situe un autre genre, typiquement japonais lui aussi, le Roman Porno.

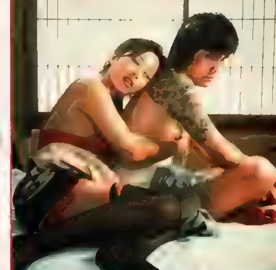
[illegible]

Le Roman Porno est né d'une nécessité, d'une urgence, d'une question de survie. En 1971, la firme *Nikkatsu* craint pour son avenir d'autant plus qu'une des plus grandes compagnie japonaise, la *Daiei*, vient de déposer son bilan. Il faut donc, rapidement, trouver une solution miracle. Ce sera les Romans Porno, conçus sur mesure pour pallier aux frustrations sexuelles de la population mâle. Brimé par un système social dur et par des codes moraux répressifs, le Japonais moyen raffole de bandes dessinées érotiques, de bains turcs... Le Roman Porno de la *Nikkatsu* remporte aussitôt un succès et sauve le studio de la faillite. Le genre prend un essort important : plus de cent films sont produits en 1973. Voué au registre purement commercial et proche de la série B américaine des années 40/50 par les contraintes scénaristiques et financières qu'il impose à ses réalisateurs, le Roman Porno se classe néanmoins à un niveau élevé, un niveau que le film érotique occidental n'a jamais atteint. Malgre des règles très préci-

ses (une scène chaude toutes les dix minutes), le genre révèle de vrais et grands cinéastes. Des metteurs en scène parfois à ce point audacieux que la police ira saisir leurs films dans les salles de projection. Au Japon, on ne badine pas avec la censure. Des oeuvres comme **Les Soeurs Obsédées Sexuelles** et **l'Odeur de la Chatte Sauvage** ont été ainsi les victimes de véritables rafles.
Brutal, oppressant, le Roman Porno, qui ne pourrait être qu'un creuset pour machos et phallocrates refoulés, fait néanmoins la part belle aux femmes. Elles mènent constamment la danse et sont, bien devant les hommes, les personnages qui régissent totalement le genre

En 1964, le cinéaste Seijun Suzuki posait les prémisses du Roman Porno avec **La Barrière de Chair**. Le film se situe au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Le Japon, en ruine, crève de faim. La Police Militaire américaine arpente Tokyo, les soldats dérivent dans des quartiers insalubres où la prostitution est florissante. Elles sont cinq filles à vivre de leurs charmes. Regroupées dans une maison délabrée, elles vivent selon des lois qui leur sont propres. Interdiction absolue de "coucher" gratis, sinon c'est le châtiment. Coups de latte, humiliation, tête rasée... Et charcutage de façon à ne plus pouvoir apparaître nue face à un homme. Heureusement, Shintaro, un soldat en fuite, s'interpose. Shintaro est le protégé des cinq filles.
Seijun Suzuki possède un style baroque, foisonnant, un style qui passe sans transition de la dureté à la parodie. Un style humaniste parfois, surtout lorsqu'il confronte le prêtre noir à la jeune prostituée, seulement désireuse de vendre son corps. Le sexe l'intéresse beaucoup. Les sévices corporels encore plus. La censure tant crainte au Japon, il l'évite par de simples jeux d'ombres et de lumière. La fille est totalement nue, mais pas un poil, pas un sein n'est visible à l'écran. Tout simplement sublime. Une tranche d'histoire qui gagne en plus à être connue pour les débordements et la violence qu'elle a suscités

Une histoire vraie, celle d'Abe Sada qui, dans les années 30, assassina son amant avant de le castrer. Ce fait divers a également inspiré **l'Empire des Sens**.
Le réalisateur Noboru Tanaka ne recule devant aucune audace, tout en se couvrant évidemment vis-à-vis de la censure. Pas de sexes exposés donc, mais la dissimulation de l'objet du délit fortifie encore le drame. Le film débute paisiblement, tranquillement par l'énumération des innombrables faux noms d'Abe Sada. Une mante religieuse ? Non, une femme ivre d'aimer jusqu'au bout de ses fantasmes. Enfermée avec son amant elle ne lui épargne rien. Même l'idée d'aérer la pièce et que son odeur puisse s'échapper lui est insupportable. Strangulation pendant le coït, abus de saké, morsures, Abe Sada fige de torpeur son partenaire. Exclusive, elle l'étrangle sous prétexte de ne pas le partager avec sa femme légitime. Elle ne s'arrête pas là. A l'aide d'un grand couteau, elle lui tranche le pénis, organe qu'elle porte serré contre elle... **La Véritable Histoire d'Abe Sada** est un film terrible, dur, claustrophobique. Mais aussi un film élégant, beau dans la déchéance de ses héros. Noboru Tanaka évite astucieusement la complaisance, préfère une certaine distance. Son regard de cinéaste choisit ainsi de ne porter aucun jugement sur les agissements d'Abe Sada.
Tandis que l'Empereur du Japon échappe de peu à un complot militaire, Abe Sada, dans l'atmosphère moite et humide de sa chambre, pousse ses pulsions jusqu'au bout. Sans que jamais une étincelle de folie ne brille dans son regard.



RUE DE LA JOIE

Les bordels ont la cote dans les Romans Porno. Tout peut s'y dérouler, toutes les intrigues, tous les fantasmes. Les maisons closes stimulent l'imagination des cinéastes et scénaristes. Dans **Rue de la Joie**, Tatsumi Kumashiro choisit le réalisme. En 1958, à la veille de l'interdiction de la prostitution au Japon, quatre filles de joie de Tokyo se racontent au quotidien. L'une d'elles se marie mais accepte de monnayer son corps le lendemain des noces. La deuxième tente de battre le record de passes en une journée, qui est de 26 clients. Un type lui conseille pour ce faire de chauffer son sexe sur des tisons ardents afin d'accélérer les éjaculations. La troisième connaît des rapports douloureux avec un homme toxicomane, joueur et buveur, lequel l'amènera au bord de l'autodestruction. Une autre fréquente un gangster..
Touffu, riche en détails sur la vie dans un bordel nippon, **Rue de la Joie** dépayse instantanément. Comme Noboru Tanaka pour **La Véritable Histoire d'Abe Sada**, Tatsumi Kumashiro refuse de porter un quelconque jugement sur ses protagonistes. Il les observe, toujours impudique, toujours là où d'autres, les occidentaux, ne mettraient pas le trépied de leurs caméras. Dans un film américain ou européen, les cinq prostituées sortiraient du ruisseau pour atteindre la respectabilité. Ces notions n'ont pas cours dans le cinéma japonais
La Maison des Perversités ne se déroule pas vraiment dans un claque, mais c'est tout comme. Nous sommes dans une pension bourgeoise. Les locataires se livrent à un échantillonnage de plaisirs sexuels très étendus tandis qu'un voyeur, Godha, les observe depuis le grenier. Le réalisateur de **La Véritable Histoire d'Abe Sada** prouve une nouvelle fois son exceptionnel talent [illegible] plans simples, des images tout aussi simples et une puissance maximale, des impressions inédites, jamais ressenties.
La Maison des Perversités ne peut que plaire aux inconditionnels du **Peeping Tom** de Michael Powell. Un empoisonnement depuis le plafond, un clown lubrique, un sofa humain et parlant... L'imagination érotique du metteur en scène paraît illimitée.
Marché Sexuel des Filles dévoile une nouvelle facette de son talent. Noboru Tanaka abat la carte du social. Il plante ses caméras dans le quartier le plus pouilleux d'Osaka et suit les pérégrinations de Tome, une prostituée de 19 ans, sans cesse en conflit avec sa mère. Les deux femmes se disputent la clientèle. La plus vieille bastonne l'autre. De plus, Tome se plaît à satisfaire son frère, un demeuré mental néanmoins très actif sexuellement parlant. Elle s'offre à lui, lui enduit parfois le sexe d'une tranche de poisson avant de le masturber... Chaud, très chaud. Appuyé par les sentiments du misérabilisme, **Marché Sexuel des Filles** aurait été un mélodrame mignon et larmoyant. Noboru Tanaka, perpétuellement froid et observateur, caresse dans le sens contraire du poil. Inceste, mère et fille s'injuriant copieusement. Mais le réalisateur sait également se montrer cocasse. Dans la cruauté. Un maquereau offre à l'amoureux transi une poupée gonflable en échange de sa petite amie, soumise à sa libido particulière. Le trio périt dans l'explosion accidentelle d'une cheminée d'usine désaffectée. Le plan d'après, une dizaine de noceurs plaisantent au sujet de leur mort... Sexe, mort, cynisme, le Roman Porno épouse les ingrédients les plus corrosifs.

Marc TOULLEC





Entretien avec CYNTHIA ROTHROCK

Elle est blonde, mignonne, et se bat avec une agilité démentielle. Une Jackie Chan au féminin [illegible] les [illegible] à Hong Kong; elle entreprend aujourd'hui la conquête des States...

Impact *Votre carrière cinématographique débute tout d'abord à Hong Kong.*

Cynthia Rothrock J'ai été championne des Etats-Unis de karaté de 1981 à 1985. Ce titre m'a permis de tourner au cinéma. Mon premier film, **Yes Madam** avec Michelle Khan a obtenu un immense succès à Hong Kong. J'y suis donc resté trois ans, trois années pendant lesquelles les producteurs n'ont pas cessé de me proposer des scénarios. Au terme de cette période, je me suis sentie prête à affronter les Etats-Unis, prête aussi à devenir une véritable comédienne. Je sais que, côté arts martiaux, ma technique est au point. J'ai maintenant à travailler mon jeu dramatique. Voilà pourquoi j'étudie actuellement l'art dramatique auprès d'un des coachs les plus renommés d'Hollywood.

I. *Vous avez commencé jeune à lancer des coups de pied ?*

C.R. A 12 ans. Mon premier amour a été une technique de combat coréenne, le *tang sau do*. J'ai ensuite collectionné les ceintures noires dans cinq disciplines, dont le kung-fu de Shaolin. Je me concentre en ce moment sur l'aïkido.

I. *Comment survit-on dans l'univers assez rude du cinéma chinois ?*

C.R. Par l'endurance. Je me suis blessée de nombreuses fois au cours des tournages. Je ne me fais que très rarement doubler, j'exécute la plupart des cascades que l'on voit à l'écran. On vous demande aussi à Hong Kong de frapper le plus fort possible: il faut du punch. Au bout de quelques prises, lorsque votre adversaire vous a frappé quinze fois de suite dans la poitrine, je vous laisse imaginer les souffrances physiques. D'ailleurs, à chaque fin de tournage, je me promettais de ne plus continuer. Mais les résultats à l'écran sont tellement impressionnants que je signais aussitôt pour le film suivant. Je crois, en fait, que je n'aurais pas pu connaître de carrière plus dangereuse. Je ne suis pas plus folle qu'une autre personne, peut-être un tout petit peu plus seulement, mais j'ai tout de même participé à des choses insensées.

I. *Et la mort dans tout ça ?*

C.R. Elle frappe de temps en temps, c'est exact. Plus à Hong Kong qu'aux Etats-Unis où on protège mieux les vedettes. Les américains savent que, sans star, un film ne peut se monter. Les Chinois, eux, donnent l'impression de s'en moquer. "Tout se passera bien", c'est ce qu'ils vous répètent avant chaque prise dangereuse. Chacun est là pour donner le maximum.

I. *Vous n'êtes donc pas rassurée en mettant les pieds sur le plateau ?*

C.R. Si. Parce qu'on répète avec le chorégraphe en arts martiaux et le réalisateur. On met l'accent sur tout ce qui comporte un risque. On envisage des mesures de sécurité telles que des câbles ou des systèmes hydrauliques pour parer à une chute par exemple. Mais ce qu'on nous fait faire demeure tellement fou, tellement hors-norme que tout peut arriver.

I. *Le public français vous a découverte dans **Deux Flics à Hong Kong***

C.R. Il s'agit de **In the Line of Duty II** qui, en fait, a été tourné avant le premier de la série. On ne m'y voit qu'une dizaine de minutes. J'ai accepté ce film parce que je connaissais très bien Leo Fung, un ami qui était en rapport avec les producteurs. C'est un service en quelque sorte. Je suis ensuite apparu dans **Le Sens du Devoir**, premier de la série, pour une minute seulement. Je n'étais que guest-star



I. Dans ces deux films, vous vous êtes mesurée à Michelle Khan une comédienne athlète d'un niveau assez exceptionnel!

C.R. Elle n'a peur de rien. Elle n'était jamais effrayée à l'idée d'effectuer des cascades incroyables. On traînait souvent ensemble et je lui parlais beaucoup. Depuis, elle s'est mariée et, du coup, a cessé de tourner. Je pense également qu'elle a dû se blesser, car peu avant son mariage, elle envisageait de jouer dans des films moins risqués. Comédien à Hong Kong est réellement un rude métier.

I. Le bilan reste néanmoins positif pour vous ?

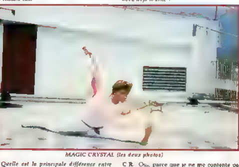
C.R.. Pratiquement. J'ai bossé avec les plus grands metteurs en scène d'action, tous très malins et sachant toujours vous mettre en valeur. Je compte bien, aux Etats-Unis, importer leurs techniques, leur savoir-faire. J'espère même bien faire venir certains d'entre eux.

I. Sur un plan moins cinématographique ?

C.R. Je trouve enrichissant le fait de vivre à Hong Kong trois ans durant de cotoyer des gens de culture différente. Au bout de ces trois années, j'ai ressenti le besoin de revenir aux Etats Unis, de revoir les miens et mon pays. Mais je pense que je ne suis pas apte à tenir en place plus d'un certain temps. J'apprécierais, par exemple, un voyage en Europe. Avec un film à la clé, ce serait parfait. Je vais tout faire, en tout cas, pour que les extérieurs de mon prochain film se déroulent en France ou en Italie. Hong Kong est une ville où l'on s'amuse bien. Mais les gens, y compris ceux du cinéma, sont loin de tous parler anglais. Il a fallu que j'apprenne le Cantonais. Je le parle moyennement et ne le comprend pas davantage. Dommage, car je n'ai pas pu communiquer aussi pleinement que je l'aurais désiré.

I. China O'Brien est une transition entre Hong Kong et les Etats-Unis dans la mesure où seuls les producteurs sont chinois

C.R. China O'Brien est un excellent produit. Bonne histoire, bons personnages... Je l'aime aussi parce qu'il m'a permis de renouer avec les Etats-Unis ou avait lieu le tournage. Le tournage de la séquelle s'est déroulé parallèlement dans les mêmes décors avec la même équipe. J'incarne la même femme-flic.



MAGIC CRYSTAL (les deux photos)

I. Quelle est la principale différence entre un tournage US et un tournage made in Hong Kong ?

C.R. Le temps. **China O'Brien**, qui est avant tout un film américain, nous a pris six semaines, **Deux Flics à Hong Kong** sept mois ! A Hong Kong, on ne répète pas avant les prises de vue. Les réalisateurs arrivent sur les lieux avec certaines idées qu'ils peaufinent sur place. Le tournage commence, on initie alors les comédiens à ce qui les attend. Aux USA, vous savez par avance ce que vous allez faire, pas à Hong Kong.

I. Vous avez été victime d'un grave accident sur Deux Flics à Hong Kong

C.R. J'ai reçu en effet un coup très violent qui m'a mis K.O. Mon oreille gauche s'est mise à saigner et j'ai crû que j'allais mourir d'une hémorragie interne. A l'hôpital, le médecin m'a annoncé que le coup avait été porté à la machoire et avait cassé la partie interne de mon oreille. Il ne pouvait rien faire, l'endroit blessé étant inaccessible. Je suis donc retournée sur le plateau deux heures après. Et de temps à autre, mon oreille se remettait à saigner.
Je me suis aussi cassé un doigt sur **China O'Brien**. Et sur **The Blonde Fury**, où je joue une femme reporter, je me suis pris au front un coup de mon propre genou. Je devais sauter d'une hauteur de sept ou huit mètres. Je me suis mal réceptionnée et mon genou est venu percuter mon front. Le pire est qu'il a fallu refaire la prise une seconde fois. J'étais terrifiée. Mon genou a beaucoup souffert. Toujours sur ce film, j'ai dû affronter l'adversaire le plus fort que j'ai jamais rencontré. On nous a placé des plaques d'acier sur les bras pour atténuer les coups. Et malgré cela, chaque crochet m'arrachait des larmes. Le gars était un boxeur thaï. Ce sont des types extrêmements puissants et solides. Il tapait comme un malade.
Même aux Etats-Unis, le danger existe. Je suis sorti de **Martial Law** couverte de bleus. Un film d'action ne se fait jamais sans casse.

*I. **Martial Law** tranche-t-il sur ce que vous avez déjà tourné ?*

C.R. Oui, parce que je ne me contente pas d'y être simplement une bête de combat. J'interprète la petite amie, ainsi que la partenaire de boulot de Chad McQueen. Nous sommes flics. Je ne suis plus seule comme auparavant.

I. Spirituellement, que vous ont apporté les arts martiaux ?

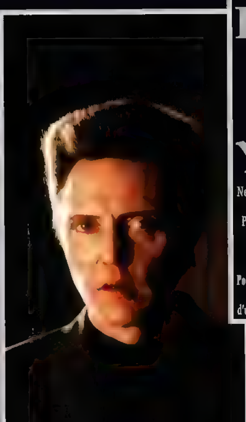
C.R. L'idée de ne jamais abandonner. De ne pas accepter l'échec. D'accéder au plus haut point qu'on puisse atteindre.
Quant au combat proprement dit, le mieux est de ne jamais le provoquer. Sauf si, bien entendu, cela devient une question de vie ou de mort. J'ai fait des conférences devant des assemblées de femmes où je leur expliquais que la self-défense pouvait être d'une grande utilité.

I. Le futur s'annonce plutôt rose ?

C.R.: Je vais tourner avec Stallone dans **The Executioner**. On attend tous qu'il ait fini **Rocky V**. J'ai signé avec sa compagnie, *White Eagle*, un contrat portant sur plusieurs films.
Je compte également retravailler à Hong Kong d'ici la fin 90, pour une nouvelle compagnie, la *New Ship Enterprises*. En fait, j'aimerais beaucoup tourner avec Jackie Chan. Ce que j'espère le plus encore est d'inaugurer aux Etats-Unis le tandem d'action féminin/masculin. Jusqu'à présent, on ne connaît au cinéma que des duos exclusivement masculins.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

1985 : YES MADAM - 1986 : IN THE LINE OF DUTY (Police Action) de David Chung, IN THE LINE OF DUTY II (Deux Flics à Hong Kong) de Cory Yuen, MAGIC CRYSTAL de Wong Ching et Maurice Lerry - 1987 : ABOVE THE LAW (Le Flic de Choc) de Cory Yuen, THE BLONDE FURY/LADY REPORTER de Man Hoi, TOP SQUAD de Welson Chin - 1988 : CHINA O'BRIEN de Robert Clouse, CHINA O'BRIEN II de Robert Clouse, KEY WITNESS de George Chung, FIGHT TO WIN de Leo Fung - 1990 : MARTIAL LAW de S. E. Cohen, FAST GETAWAY de Spiro Razatos.



KING OF NEW YORK

New York et un envers du décor qui monte enfin sur les planches. Pègre et police, ordre et désordre, drogue et oeuvre humanitaire. Un univers chaotique traversé par le Roi Frank White. Portrait effrayant et déjà nostalgique d'un homme, d'un monde, d'une époque, et de leurs problèmes.

Quelqu'un réclame notre attention. Il a une histoire à raconter, des images à montrer, des sons à faire entendre. Et Abel Ferrara de nous balancer son King of New York en pleine gueule. Paf !, le direct imparable suivi d'un KO absolu. Du plaisir de se faire étendre proprement.

METISSAGE

Un homme (Christopher Walken) sort de prison. Une limousine noire l'attend pour le conduire là où il régnait deux ans plus tôt. Travelling sur le cœur malade de New York avec ses rues clochardisées, son atmosphère lourde de violence contenue, sa pauvreté affichée, sa musique, le Rap... La "Grosse Pomme" est pourrie. Les vers en raffolent. L'homme observe, enfoncé dans le cuir de sa limousine. Il s'appelle Frank White. Welcome home le King.

Rien n'est dit. Pourtant, tout se comprend. Les images parlent d'elles-mêmes, animées d'une grâce inouïe, celle des contrastes, et soutenues par la magnifique rencontre d'une ballade nostalgique et d'un rap engagé. Depuis l'ouverture de China Girl, du même Ferrara, on n'avait pas vu film débuter ainsi, sans parole. China Girl plantait là son sujet. Joutes violentes et poursuites effrénées délimitaient la frontière entre Italo-Américains et Chinois. Dans King of New

York, la tragédie muette des premiers plans est surtout affaire de morale.
Frank White donne dans le trafic de drogue dure. Il connaît aussi bien la poudre blanche que ceux qui s'en occupent. Il s'est entouré de gens compétents, respectueux, incroyablement fidèles. Frank aime la pureté. Il ne coupe pas sa neige avec de la farine. De même, Frank aime la pureté chez les autres, et tient à maintenir le réseau sur la bonne voie de la loyauté. L'argent ? De quoi s'assurer le luxe dû à sa position, de payer royalement ses hommes de main. Le reste part directement renflouer les caisses d'un hôpital à la dérive. Deux années passées derrière les barreaux, sans aucune relation avec l'extérieur, l'ont retardé dans son travail de régulateur. Les gros bonnets de la drogue n'en ont fait qu'à leur tête durant son absence. Frank décide de fourrer son nez dans les comptes. Pour les régler...
Définir **King of New York** relève de l'impossible. Un polar ? Oui et non. Si la police joue un rôle prépondérant dans le film en s'opposant à Frank, il n'y a ni énigme, ni clichés inhérents au genre. Un film d'action ? Oui et non. Si poursuite de voiture et gunfights sont au programme, l'apothéose finale se fait remarquer par son absence. Etude psychologique ? Oui et non. Si la personnalité de Frank White est fascinante, le portrait tracé garde ses zones d'ombre. Film social ? Oui et non. Si le regard porté par Ferrara sur le New York des années 90 témoigne d'une lucidité à la fois terrifiante et rassurante, son discours, lui, ne tambourine pas sur les tympans.
King of New York n'appartient à aucun genre. Ou plutôt si, il descend de tous. Et a la beauté parfaite d'un métissage harmonieux.

VISIONNAIRE

Sorti indemne du catastrophique et inédit Cat Chaser, Ferrara retourne, comme Franck White, chez lui. Dans l'univers de la rue, des magouilleurs, des putes, des flics, de la drogue, des mini-uzzis. Il filme ça comme personne, en visionnaire de son temps. On ne manquera pas de lui reprocher de cultiver un côté fouille-merde à la Friedkin en montrant naturellement ce que d'autres protègent ou combattent. Ferrara fabrique du cinéma exhibitionniste et c'est vrai, qu'au premier degré, **King of New York** peut déconcerter. On y fait l'apologie d'un chef de bande, meurtrier, drogué, plongé jusqu'au cou dans l'illégalité. Combien auront remarqué que Frank White, avec ses idéaux, essaie de garder la tête sèche. La force de **King of New York**, c'est justement d'accepter le monde actuel tel qu'il est. Un monde parallèle où la violence éclate à chaque instant, où les rivalités sont nombreuses, les compromis possibles et où la drogue joue un rôle véritable dans la vie économique d'un pays. Ferrara ne cherche jamais à lutter contre le Crime en larguant un antidote "stallonien"; il ne se voile pas la face pour autant. Il tente de s'intégrer, de s'adapter et découvre que dans ce monde, terriblement réel, il y a un roi, ses valets, des endroits magiques, une cause à défendre. L'art de conjuguer objectivité et subjectivité, drame urbain et conte de fée.

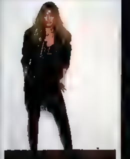
MIROIR

Des deux facettes du miroir, Ferrara a choisi la plus sombre pour l'illuminer de sa vision résolument moderne. Les ingrédients de son conte de fée, fidélité, drogue, sexe, meurtres, violence, choqueront. Mais l'équilibre de ce monde passe par ces extrémités : tirer sur un cadavre pour se faire bien comprendre, toujours sortir accompagné d'un minimum de deux belles plantes... Par la force des choses, ceux qui brisent et le miroir et l'ordre, ce sont les policiers, incapables de laisser les gangsters laver leur linge sale en famille, pointilleux dans tout ce qui concerne la loi, condamnés à intervenir. Ces flics, Ferrara, qui n'a pas pour habitude d'expédier ses personnages, les montre autant comme des perturbateurs de l'ordre établi que comme des victimes impuissantes. Si **King of New York** se déroule en majorité dans le camp des trafiquants, c'est pour mieux montrer l'absurdité de l'insigne, de l'uniforme et du révolver, face à certaines réalités. **King of New York** emboîte le pas à Colors. On se souvient du film de Dennis Hooper et de l'impensable perspicacité du flic Sean Penn face au problème des gangs de Los Angeles. Ferrara ne donne pas de réponses dans **King of New York**. Il n'a qu'un regard juste, simple, naturel, certainement inconscient, sur notre temps. Son film, violent, lyrique, réaliste et surréaliste, regarde le monde se diriger tout droit vers une impasse sanglante, à travers le destin unique de Frank White. On aurait envie de crier "Le Roi est mort. Vive le Roi !". Mais c'est le silence qui s'impose, maître de nos émotions.

Vincent [illegible]







USA. 1990. Réal.: Abel Ferrara. Scén.: Nicholas St John. Dir. Phot.: Bojan Bazelli. Prod.: Diana Phillips. Int.: Christopher Walken, Larry Fishburne, Jay Julien, Janet Julian, Paul Calderon, Victor Argo... Dur.: 1 H 40. Dist.: T.V.O.R. Sortie prévue le 18 juillet 90.

NIGHT OF THE LIVING DEAD

22 ans séparent *La Nuit des Morts-Vivants* de son remake; 22 années pendant lesquelles les zombies ont déferlé sur les écrans par milliers. Alors pourquoi ce remake ? En 1968, le sang était en noir et blanc. En 1990, Tom Savini le colorise !

Pourquoi tourner aujourd'hui en 1990 un remake du plus fameux film d'horreur de tous les temps, **La Nuit des Morts-Vivants** ? Réponse simple. Son producteur, Menahem Golan, adore refaire ce qui a déjà été fait. Il l'a déjà prouvé moult fois du temps de la *Cannon* en lançant des suites et nouvelles versions sur le marché. Et **La Nuit des Morts Vivants** était une proie tentante, obligatoire dans la mesure où tous les classiques du fantastique ont hérité de remakes plus ou moins réussis. **La Nuit des Morts-Vivants** possède ses suites, **Zombie** et **Le Jour des Morts-Vivants** et une flopée incroyable de copies conformes ou inspirés, toutes bâties sur le modèle du petit groupe de survivants luttant désespérément contre des armées de cadavres récalcitrants. Pas moyen d'innover à l'infini sur un argument aussi ténu. George Romero épuise largement les possibilités de variantes avec **Zombie** et **Le Jour des Morts-Vivants**, dont les effets spéciaux de maquillage sont l'œuvre de Tom Savini, acteur occasionnel et cinéaste en attente d'un sujet. Ce remake justement.

Barbara et Johnny sont frère et sœur. Après 300 kilomètres de route, ils arrivent au vieux cimetière où repose leur mère, une femme qui, de son vivant, excerçait une véritable tyrannie sur Barbara. L'endroit est désert, sinistre. Soudain, une silhouette se détache. Un grand type tout de noir habillé, la démarche incertaine, chancelante. La distance brouille son visage. Barbara se penche sur la tombe de sa mère lorsque Johnny s'exclame, en imitant Boris Karloff : "Ils viennent te prendre, Barbara ! Tiens, en voilà justement un" continue-t-il en pointant son doigt sur l'homme dérivant dans le cimetière. La jeune femme engueule vigoureusement le frangin et tourne les talons en sermonnant sa mère d'avoir mis au monde une progéniture aussi immature. Pendant ce temps, l'homme en noir s'approche et, à la vue de son visage cadavéreux, Johnny se fige dans l'effroi. Barbara pense évidemment à une autre blague macabre. Mais c'en est fini de rigoler avec la mort. L'homme les attaque, affamé. Barbara se défend en brandissant la couronne de fleurs posée sur la tombe de sa mère. On connait meilleures armes et elle ne peut empêcher Johnny de se faire bouffer sous ses yeux.



Après une brève course, Barbara trouve refuge dans une ferme isolée. Les morts-vivants rôdent déjà aux alentours. Elle échappe à une première vague d'assaillants avec l'aide de Ben, rencontré dans la ferme au cœur de l'action. Le constat ne laisse pas de doute : les morts vivent et tuent les vivants. Barricadée, la maison est leur seule chance de salut en attendant les secours. En cherchant vivres et armes, Barbara et Ben découvrent planqués dans la cave plusieurs autres fuyards, Judy et Tom, un jeune couple, Harry, Helen, et leur petite fille, Sarah. Un antagonisme naît spontanément entre Ben et Harry pendant que les morts-vivants, toujours plus nombreux, affluent autour de la ferme. Ils tentent de défoncer portes et fenêtres, uniquement motivés par une faim insatiable de chair humaine. Le siège commence et durera une nuit, une nuit au terme de laquelle beaucoup de réfugiés deviendront eux-mêmes des morts-vivants.

Pas de noms inattendus au *générique* de cette nouvelle **Nuit des Morts-Vivants**. George Romero occupe deux fonctions importantes, celles de co-producteur et de scénariste. Et évidemment on retrouve le nom de John Russo associé au script à celui de George Romero. John Russo, homme à tout faire du fantastique yankee, a tiré de sa contribution à **La Nuit des Morts-Vivants** une notoriété on ne peut plus suspecte. Il s'attribue la paternité de l'histoire et écrit ensuite sa médiocrissime novellisation, parue depuis dans la collection Gore de *Fleuve Noir*. Cinéaste, Russo tourne trois navets. Ce sont **Midnight** (des capuçins sèment la terreur), **The Majorettes** (psycho-killer ultra conventionnel), et tout dernièrement **Heartstopper** *"le meilleur film de vampires depuis Les Vampires de Salem"* dixit George Romero sur la pub. C'est, bien évidemment, de la pub mensongère. Quoi qu'il en soit, la présence de John Russo ne devrait pas trop gâter ce remake. George Romero l'avoue lui-même : le principal inspirateur de **La Nuit des Morts Vivants** n'est ni John Russo, ni sa propre personne, mais Richard Matheson, et son extraordinaire roman *"je suis une légende"* dans lequel un homme esseulé résiste au siège d'une grande ville par une bande de vampires.

Qu'attendre du film ? Plus de gore et d'effets spéciaux assurément. Tom Savini se donne le beau rôle et ses collaborateurs s'éclatent dans la barbaque et les démembrements sanglants.

Bien sûr, l'apport de la couleur (l'original est en noir et blanc) ne peut que gommer l'aspect onirique et cauchemardesque de l'histoire, mais la production évite cependant un casting peuplé de noms connus. Rien que des comédiens sortis d'on ne sait où. Tony Todd, Pat Tallman et McKee Anderson, vous connaissez ? George Romero aurait pu engager de nouveau Duane Jones, son héros de 1968. Mais la mort récente de l'acteur lui épargne cette tentation.

Cyrille GIRAUD



CANNES 90

Les Tranches du Marché

Les années sur la Croisette se suivent, mais ne se ressemblent pas forcément. 89 ployait sous les navets. 90 redresse la barre. Pas de coups de foudre, mais de gentilles réussites. Un Marché du Film paisible.

Par Marcel BUREL, Vincent GUIGNEBERT et Marc TOULLEC

LES NAVETONS DU MARCHE





Le Marché de Cannes ne serait pas un marché si on n'y trouvait pas quelques navets. Il y a les prétentieux : **Night Eyes** (Jag Mundhra) qui essaie de faire illusion avant de sombrer dans le ridicule tant le scénario est gratuitement tordu. La pauvre Tanya Roberts tente de manoeuvrer son garde du corps pour faire disparaître son époux dont elle a divorcé, mais qui jalouse toujours à mort. Il y a ceux qui copient sur le voisin : **Peacemaker** (Kevin Tenney) qui démarque **Terminator** et quelques autres (allez, **Hidden**, **Futur immédiat**, tout ça quoi). Seul intérêt : la personnalité des deux acteurs principaux (Robert Davi et Robert Forster) et l'ambiguïté maintenue, à savoir des deux aliens qui est le bon et qui est le mauvais. **Space Chase** (Nick Kimaz) essaie de refaire **Star Wars** au sein de trois ou quatre décors miteux. Les tentatives d'humour tombent le plus souvent à plat et les effets spéciaux reviennent à intervalles réguliers. Il y a aussi ceux qui ne manquent pas d'air : **Shredder Orpheus** (Robert McGinley) s'inspire du classique **Orphée aux Enfers** et l'assaisonne façon rock/skateboard. Prototype même du film invendable, le réalisateur devrait arrêter de fumer des choses bizarres. **Heartstopper** (John Russo), malgré l'accent mis sur les maquillages de Tom Savini (également acteur), démontre plus d'intérêts sur le papier que sur l'écran. C'est bavard, mal foutu et prodigieusement ennuyeux. **The Boneyard** (James Cummins) lâche dans une morgue trois enfants-goules qui poursuivent des protagonistes mollassons. Se rattrape in extremis par l'hallucinante apparition d'un caniche géant animé de mauvaises intentions. Fou rire garanti ! Outrageusement comique, **Macho Woman** (Patrick Donahue) est un métrage Troma d'un survival parodique. Une jeune femme confrontée à Mongo et sa bande de dealers se transforme en Rambo. Entre deux séquences drôles, le film s'étire sans inspiration. **Megaville** (Peter Lehner) est un pur produit de la firme *Amazing Movies* qui veut s'éloigner des séries Z à la Fred Olen Ray. Sans véritable conviction. Dans un futur où les distractions sont réprimées par la police, un flic se fait passer pour un truand dans l'espoir de démanteler un réseau de trafiquants. Science-fiction tendance bavarde où le regard se porte aussi souvent sur la montre que sur l'écran. Terminons avec **Grave Secrets** (Donald Borchers) dans lequel un parapsychologue traque un fantôme qui hante les soirées d'une jeune femme. Malgré une tentative d'explication assez malsaine, le scénario n'est pas très excitant et n'évite aucun écueil. ■

UNE BONNE

Si les salles de la Rue d'Antibes présentent toujours un nombre impressionnant de titres, les bonnes surprises se font encore rares. D'autre part, la proximité dans le temps du Marché du Film de Los Angeles amène bon nombre de compagnies à rediffuser leurs dernières productions (Meet the Feebles, Basket Case II, Toxic Avenger III...). Parmi les nouveautés, quelques titres tirent leur épingle du jeu. I Bought a Vampire Motorcycle (Dick Campbell, G.B.),

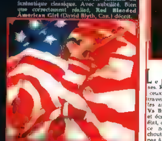
I BOUGHT A VAMPIRE MOTORCYCLE

une parodie très british qui fera se retourner Dracula dans son cercueil. Bien que la réalisation ne soit pas à la hauteur, le ton est complice et se permet des clins d'oeil sympathiques. Les effets spéciaux de Bob Keen permettent au film de se placer un étage au-dessus de la simple plaisanterie. Toujours sur le mode référentiel, Metamorphosis : Alien Factor (Glenn Takajian) devrait réjouir les amateurs des films de SF rétro avec sa poignée de monstres folklos et de scientifiques particulièrement inconscients. A la toute fin du générique, une phrase incroyable s'inscrit sur l'écran, signée par le réalisateur : "*J'ai été très mal payé pour cette merde !*" (véridique). Un autre qui n'hésite pas à payer de sa personne, c'est le héros de Invisible Maniac (Rif Coogan). D'accord, c'est fondamentalement et irrémédiablement débile, mais la salle pleurait de rire devant tant de stupidités assumées, le comble étant atteint par un combat entre



MOYENNE

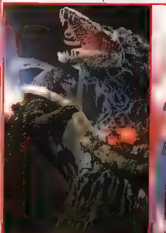
deux hommes invisibles. Incroyable, mais véridique là aussi. **Mirror Mirror** (Marina Sargenti) est une histoire à la Carrie où l'esprit maléfique d'un miroir hanté prend possession d'une adolescente au look Jeanne Mas. C'est carré, classique et un quart d'heure trop long. **Demonstone** (Andrew Prowse, Aust.) troque l'adolescente contre une journaliste, et l'esprit maléfique contre un bonze qui poursuit une famille de truands philippins de sa malédiction d'outre-tombe. On y parle bien sûr encore de possession, quoique le traitement en fasse plus un film d'action qu'un film fantastique. **Fatal Sky** (Frank Shields, Aust.) est une œuvre dans l'esprit de **Endangered Species** : un gouvernement tente de camoufler une contamination bactériologique à grand renfort d'insinuations extraterrestres. Très bonne série B avec une progression dramatique constante. Plus inattendu, **Grim Prairie Tales** (Wayne Coe) ne renouvelle pas la forme du film à sketches : deux cow-boys se racontent des histoires horribles au coin du feu. Par contre, le fond est plus original et le ton inhabituel des quatre épisodes décontenance réellement, notamment quand une fillette surprend son père en train de persécuter des noirs avec la populace locale. La mise en scène abandonne les chemins du fantastique classique. Avec subtilité. Bien que correctement réalisé, **Red Blooded American Girl** (David Blyth, Can.) déçoit.

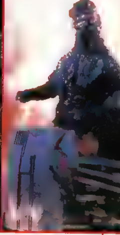


RED BLOODED AMERICAN GIRL

On s'attendait à mieux de la part de l'auteur du terrible **Death Warmed Up**. Le directeur bizarre d'une clinique qui ne l'est pas moins souffre d'une grave maladie comparable à celle des vampires (du sang, du sang !). Pour obliger un chercheur à s'intéresser au problème, sa petite amie s'offre au virus et devient complètement enragée.

NIPPON, NI MAUVAIS





GODZILLA VS BIOLLANTE

Le Japon ouvre les réjouissances cannoises. **Rêves** d'Akira Kurosawa endort les uns (ceux qui annoncent la mort du cinéaste à travers ce "dernier" film) et enthousiasme les autres. Au Marché du Film, **Godzilla Vs Biollante** ne fait guère illusion. Réalisé et écrit par Kazuki Omori, dentiste de son état, choisi à la suite d'un concours national, ce nouvel avatar des aventures caoutchouteuses du dragon atomique ne faillit pas à la règle. Réveillé, le monstre chéri des japs se heurte à Biollante, croisement entre un pétale de rose et une cellule du dragon. La suite de ce vibrant drame biologique malaxe espionnage industriel, romantisme à l'eau de rose, destruction de maquettes et politique-fiction. Décousu et assez mal fichu, ce **Godzilla** ennuie rapidement. Restent quelques images de Biollante, le monstre végétal immobilisé au milieu d'une lagune.

Nettement plus passionnant, **Yellow Fangs** marque les débuts à la mise en scène du comédien Sonny Chiba, ici guidé par le vétéran Kinji Fukasaku. Inspiré d'une histoire vraie (au début du siècle, un groupe se lance sur les traces d'un ours immense, destructeur de 30 maisons et meurtriers de 6 hommes), **Yellow Fangs** retrouve les vertus, efficaces et classiques, d'un cinéma d'aventures bucoliques aujourd'hui délaissé au profit des délires technologiques.

Pas plus de technologie que de vert dans le dessin animé érotique **The Sensualist**. Cinquante minutes de rêves humides, d'estampes chaudes. Une grâce infinie, une trouvaille à chaque image, une animation qui se joue des codes étriqués de la censure japonaise (ah, cette tortue phallique).. Un homme raconte son éducation amoureuse dans l'univers fermé des courtisanes. Par son invention, la retenue insidieuse de ses tableaux, son rythme lancinant bercé par une musique synthétique, **The Sensualist** éclipse les trois quarts des films de cul de la création. A se languir d'aisance.

LA REVELATION

C'est **Hardware**, un film de science-fiction britannique new-wave, réalisé avec un tout petit budget par un inconnu du nom de Richard Stanley.

Nous sommes dans un futur à la **Blade Runner**. Une mégapole dévastée par des radiations, la famine et un crash économique servent de toile de fond au film. Moses Baxter est un vétéran de la dernière guerre, un être mi-cyborg, mi-homme. Il offre à sa Jill, artiste sculptrice, un tas de pièces détachées dans lequel se trouve la mémoire d'une redoutable machine de combat. La machine se reconstitue et agresse les amants.. Ce n'est pas **RoboCop** allant à la rencontre de **Terminator**. **Hardware** cherche ailleurs. Du côté de la science-fiction post-industrielle, volontairement proche du vidéoclip mais sachant aussi raconter une histoire. Rapide, cadencé au rythme d'un rock moderne, **Hardware** cadre serré ses personnages, instaure une claustrophobie de tous les instants, fouille les décors. Erotisme, gore, effets spéciaux en sont les composants. Mais c'est surtout la musique qui définit le mieux cet essai surprenant. D'où cette impression permanente : d'hallucinants dessins de pochettes de disques soudain pris de vie !



25 ans, Richard Stanley a un talent fou et va jusqu'au bout de ses délires. Surprenante seconde moitié qui se clôt sur une image prophétique à la **Mad Max II** et sur le leitmotiv musical "Tu récoltes ce que tu as semé".

HONG KONG RENTRE DANS LE RANG



RETURN ENGAGEMENT

Cannes 89 avait été marqué par **The Killer** de John Woo, thriller extrémiste, aussi violent que mélodramatique. Son unique projection avait causé bien des remous. Hong Kong, pendant ce dernier Marché du Film, n'a pas renouvelé cette performance. D'ailleurs, les chinois ne se sont pas déplacés en masse cette année. Les gens de *Golden Harvest*, le plus important producteur de l'enclave britannique, plein aux as depuis le phénoménal succès de **Teenage Mutant Ninja Turtles**, n'ont pas mis les pieds sur la Croisette. Explication simple : "Très beau temps et mauvaises affaires en 1989".

Film Workshop, la compagnie génératrice de **The Killer et autres Histoires de Fantômes Chinois**, propose **Spy Games** de David Wu, homme-orchestre du cinéma chinois. A la fois comédien (il est l'un des *GunMen* de Kirk Wong), compositeur et monteur, David Wu passe à la mise en scène sous les bons auspices de Tsui Hark. Une japonaise égarée à Hong Kong rencontre un présentateur de journal télévisé. La première ne parle pas un mot de chinois, le second accumule les faux pas. Il devient la risée d'une station concurrente, voit son propre appartement flamber en direct... Agents américains, espions du KGB, policiers japonais... Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Visiblement, tout le monde s'amuse. Quelques trouvailles marrantes (la torture à la guitare électrique branchée sur walkman des journaux TV perturbés...) permettent de tenir le coup jusqu'à un final bordélique. On attendait tout de même autre chose d'un des poulains les plus talentueux de Tsui Hark.

Return Engagement est par contre un polar qui se prend très au sérieux. Cheung Tung Joe, le réalisateur, suit un gangster repenti sortant d'un séjour en tôle au Canada, et désireux de se réconcilier avec sa fille. Reste qu'un ancien partenaire tient à acheter ses services. Le repenti refuse... Pas plus mal fichu qu'une série B américaine, souvent naïs (petite zizique dès qu'apparaît une photo évoquant le temps passé), **Return Engagement** brasse des tonnes de dialogues superflus dans sa première moitié et accumule ensuite les violences grandiloquentes. Mais Cheung Tung Joe ne possède pas la hargne et la puissance d'un John Woo ou d'un Kirk Wong, simplement le savoir-faire d'un artisan moyen.

Rien à dire sur **King of the Kickboxers** de Lucas Lowe, lequel tente de grapiller quelques dollars aux coffres pleins des producteurs de **Kickboxer** avec Van Damme. Ses auteurs ont l'air d'y croire, mais ce n'est que du Z sans folie aucune.

Le meilleur film de Hong Kong du festival se trouve à la Semaine de la Critique qui, l'an dernier, avait déjà programmé le polar **As Tears Go By**. Réalisé par Lawrence Ah Mon, assistante de Tsui Hark sur **Butterfly Murders**, cette **Reine du Trottoir** (**Queen of Temple Street**) décrit la vie d'un bordel familial dirigé par Madame Wah. Vocabulaire direct et explicatif, situations scabreuses... **La Reine du Trottoir** ne sombre pourtant jamais dans le complaisant. Lawrence Ah Mon adore ses personnages, des paumés englués dans des problèmes de fric et fait progresser son film uniquement à travers les dialogues. **La Reine du Trottoir** en dit long sur les couches les plus basses de la population de Hong Kong, et révèle une comédienne magnifique, merveilleusement belle, une comédienne à la présence magnétique, une actrice qui crève réellement l'écran : Sylvia Chang. Sa force paisible, son humour et sa fausse indifférence aux événements imprègnent le film de bout en bout. ■

TALES FROM THE DARK SIDE

Emprisonné dans une cuisine, un garçonnet assiste, inquiet, au retour de sa mère, partie faire des courses. Surtout qu'elle lui rappelle : "N'oublie pas que tu dois être au four dans pas plus tard qu'une heure et demie !" A la manière de Shéhérazade, le gamin va tenter de retarder l'instant fatal en narrant à sa génitrice trois histoires terrifiantes.

Adaptant une série télé pour le grand écran, le producteur Richard Rubinstein admet que ces histoires n'auraient pu être présentées à la télévision à cause de la durée des sujets et du réalisme des effets spéciaux. La première, d'après Arthur Conan Doyle, raconte à la façon des films des années 40 une histoire de momie particulièrement cynique. George Romero a adapté une nouvelle de Stephen King, *"Cat from Hell"*, dans laquelle un tueur professionnel est appelé pour mettre fin aux jours d'un chat noir et maléfique. Michael McDowell, scénariste de **Beetlejuice**, a mitonné une dernière histoire mêlant habilement l'horreur (des gargouilles), et le romantisme conjugal (remis en cause par la rupture d'une promesse). Dans l'esprit de **Creepshow**, **Tales from the Dark Side** est un début réussi pour le compositeur John Harrison.

KID

La vengeance est un plat qui se mange froid, tellement froid qu'à la limite, ça fout la trouille. Western moderne, **Kid** de James K. Robinson, hyperdramatise une histoire archi-connue. Un jeune homme (C. Thomas Howell) au visage fermé arrive dans un petit village pour accomplir son devoir : venger le meurtre de ses parents, abattus sous ses yeux par des citoyens haineux alors qu'il n'était qu'un enfant. La chasse aux coupables du passé se déroule dans les règles, sans originalité. La forme est claire, précise. Le fond n'a aucune importance. L'ensemble se laisse regarder avec indifférence, l'indifférence étant plutôt quelque chose de positif dans un Marché du Film.

MANIAC COP II

Maniac Cop II, ou deux fois plus de tout. De rires, de frissons, d'action, de personnages, de violence, de prises de risque... Le syndrôme du *"deux, encore plus fort que le un"* a encore frappé. Lustig ne serait pas un mec sympa et un foutu réalisateur qu'on lui en voudrait à mort.

Parce **Maniac Cop II**, ou les nouveaux exploits de l'increvable flic Cordell, est à **Maniac Cop** ce que **L'Arme Fatale II** est à **L'Arme Fatale** : une excroissance imbécile qui s'aplatit devant le box-office. Toute l'équipe se fout en quatre pour le spectateur-roi. Larry Cohen signe un scénario foisonnant de détails, de seconds rôles, d'idées folles, et Lustig s'exécute. Résultat, des scènes de dialogues comme on en voit rarement dans la série B, des personnages qui ne sont pas sacrifiés, des cascades US qui lorgnent vers Hong Kong et une mise en scène au style percutant. Vraiment bien !

MORCEAUX CHOISIS



FRANKENHOOKER

Frank Henenlotter est content. Il a signé chez *Shapiro Glickenhaus Entertainement* pour deux films. Il a de l'argent, il va pouvoir tourner tranquille. Finie la déprime de son **Brain Damage** et les angoisses du comment vais-je bien pouvoir le boucler...

Frankenhooker où un savant en chambre voit sa femme disparaître sous une tondeuse à gazon fraîchement acquise, et tente de la reconstruire (la femme, pas la tondeuse) à partir des corps de six prostituées, constitue en soi un morceau d'anthologie. Le must du mauvais goût, le comble de la vulgarité, le summum de la débilité se partagent le bout d'un gras vraiment très gras. C'est du John Waters, revu par le Peter Jackson de **Bad Taste** et arrangé par feu Andy Warhol. De la sous-culture en pack de 12. On rote de bonheur. Certains en rougissent...



THE CROSSING

Après 18 mois d'absence sans raison, Sam revient dans son petit village. Meg, son amie qu'il a abandonnée, est là. Johnny, son meilleur copain, aussi, qui vient de demander Meg en mariage. Le temps n'a pas joué en faveur de Sam: il débarque aujourd'hui en intrus, encore amoureux de Meg. En route pour le duo à trois, la confusion des sentiments, la peur des décisions à prendre, l'angoisse de se retrouver dans une impasse...

Des images type carte postale, il en pullule dans **The Crossing** de George Ogilvie (coréalisateur de **Mad Max III**). Soignées, pensées, magnifiquement cadrées, elles nourrissent de leur noire beauté une histoire dont on connaît à l'avance l'issue tragique. La mort traverse le film, se lit autant dans la sinistre staticité des plans que sur les visages tourmentés des acteurs. De l'épate esthétique de **Mad Max III**, Ogilvie a tiré toute la force d'une illustration hors du commun. Un réalisateur est né.

LES PARALLELES TORDUES

Les journées creuses du Marché du Film se remplissent au contact des sections parallèles. **Les Poissons Morts**, **Santa Sangre** en 89. **End of the Night**, **The Reflecting Skin** et **Paper Mask** cette année. Trois films à part où la retenue est bannie, où les scénarios franchissent tous leurs propres limites, où "amoralité" et "noblesse" se conjuguent au présent.

L'homme ordinaire de **End of the Night** (Keith McNally) déraille le jour où il prend conscience de la grossesse de sa femme. Il plaque son boulot, flashe sur une inconnue qu'il poursuit, s'inquiète d'un bourdonnement dans l'oreille.

PAPER MASK

L'enfant innocent et cruel, ça va de pair, de **The Reflecting Skin** (Philip Ridley), observe à distance le monde pourtant proche des adultes. Mère schizophrène, père suicidaire, frère "post-Viêt-nam", bande de jeunes assassins, veuve-vampire... Un monde dont il se joue avec insouciance.

Le gardien d'hôpital de **Paper Mask** (Christopher Morahan) rêve de porter la blouse blanche. Lorsqu'une de ses connaissances médecin meurt, il usurpe son identité et, de fil en aiguille, se retrouve affecté au service des urgences où il ne sait se servir ni du fil, ni des aiguilles.

La fuite obsessionnelle des responsabilités dans le noir et blanc grandeur de **End of the Night**, l'insensibilité de l'enfant dans le cadre magique et coloré de **The Reflecting Skin**, la vie par procuration poussée à son maximum dans l'ultra-réaliste **Paper Mask**. Trois films où l'angoisse, le refus de grandir, la peur panique, frappent aux points sensibles. Trois films où l'on explore et comprend les différences. Aux antipodes des vulgaires monstres de foire de **Sailor et Lula**, la pédante Palme d'Or de David Lynch.

FATAL CHARM

On peut être jeune, obsédé sexuel, meurtrier et avoir une belle petite gueule. La mignonnette héroïne du film craque complètement sur le visage angélique du psychopathe, qui a commis sur ses victimes des actes que la morale réprouve (sodomie puis strangulation, mais surtout strangulation). Elle rêve de lui, l'innocente par la pensée, et phantasme sur la sodomie. Quand elle se retrouvera face à lui, ses rêves se briseront, l'innocence du jeune homme partira en fumée, et elle ne se laissera pas sodomiser. Un film de Fritz Kiersh.

Ah, si on pouvait lire les scénarios avant de s'aventurer dans les salles du Marché.

Zollywood

Vous êtes lassés des films qui prennent la tête, des films bien faits, bien calibrés, des films pleins d'oseille. Richard Gabay, Rif Coogan, Fred Olen Ray, Bruce G. Hallenbeck et Tony Sinclair, eux, ne bourlinguent pas dans ce créneau. Ils ont choisi de raser les murs, de hisser le pavillon "bis" dans les caniveaux d'Hollywood...

Aux Etats-Unis, on ne produit pas que des **Total Recall** aux budgets délirants où se bousculent les talents. Non, trois fois non. Les States raffolent aussi de ses petites choses incongrues imprimées sur pellicules, de ses productions situées entre la série B et le Z final. Elles sont souvent fauchées, idiotes, bouclées à la va-vite-comme-je-te-pousse. Et complètement jouissives lorsqu'on sait les prendre par le bon bout. Au dixième degré environ. Ce qui paraît carrément con devient ainsi hautement comique, ce qui paraît atrocement mal foutu exhale des parfums *kitsch* des plus odorants. Bref, c'est du Z, du gibier de vidéo-club miteux pour esprits tordus, érotomanes vicelards et amateurs de gore rigolard... Les premiers titres de la décennie promettent des instants grandioses.

LE DUO INFERNAL

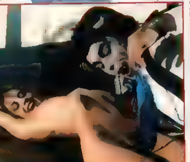
Tony Sinclair ne devrait pas connaître une carrière à la Steven Spielberg. Ses deux premiers films versent illico dans le mauvais goût, la parodie branque et les références assenées à grands coups de burin. **Count Tickula** renvoie au fameux vampire des Carpathes. *"Mon tribut aux films de la Hammer"* commente le metteur en scène. Ce *"Comte Chatouilleux"* se déroule évidemment dans un minuscule village de Transylvanie habitué aux malédictions de toute sorte. Pendant que les hommes se bourrent la gueule dans l'auberge du patelin, les femmes disparaissent dans des circonstances bizarres. Elles sont désormais toutes prisonnières du terrible Comte Tickula. Enfermées dans un sinistre donjon, elles sont soumises à une torture affreuse : avec une plume, le vampire leur chatouille le corps jusqu'au dernier soupir.

Dans le même domaine Tony Sinclair vient de terminer **Featherface** (*Tête de Plumeau*), condamné à accompagner **Count Tickula** dans les drive-in texans et californiens. Cette *"parodie délirante de Massacre à la Tronçonneuse"* (dixit l'auteur) n'y va pas par quatre chemins. Tony Sinclair avoue tout pomper du Tobe Hooper : la mise en scène au plan près, les personnages, les effets sonores... De la pâture pour amateurs de "private jokes". Trois jolies nénettes sont les héroïnes de cette aventure. Elles arpentent le désert, prennent en charge un autostoppeur. Un type bizarre : il plume ses poules dans l'entreprise familiale. Fétichiste de la plume donc, il agresse l'une des donzelles armé qu'il est... d'une plume ! Ejecté sur le macadam, l'auto-stoppeur ne tarde pas à retrouver le trio dans sa fabrique maquillée en restoroute. Captives, deux des filles sont chatouillées à mort par la famille perverse avant d'être servies à dîner avec la bénédiction de Grandpa, l'ancêtre momifié. La troisième, intégralement nue, s'enfuie dans le désert avec Featherface aux trousses. Et de quoi est armé ce dingue ? D'une tronçonneuse à plumes évidemment !

Count Tickula et **Featherface** existent vraiment.

LE MAITRE

Tony Sinclair voue probablement un culte à Fred Olen Ray, grand vizir de la série Z yankee. L'immortel réalisateur de **l'Invasion des Cocons** et de **Biohazard** tourne actuellement une bonne demi-douzaine de nanars par an. Pour faire bonne mesure il en produit quelques autres. Après **Mob Boss**, parodie lourdingue du **Parrain** sabrée par un humour à la **Police Academy**, le grand Fred s'attaque au *"film d'horreur saturé d'effets spéciaux"*. Son **Spirits** met en scène la maison Héron construite en 190? par Henri Picard, dévot de Satan bien connu. Evidemment, des meurtres sont commis des décennies durant. Arrive le jour où la bicoque diabolique est promise à la démolition. Le professeur Wicks et son assistante reçoivent l'autorisation d'y passer un week-end avant que les pelleteuses ne passent à l'attaque. Flanqués d'un équipement perfectionné et de caméras vidéo, ils s'installent dans le but de surprendre des phénomènes paranormaux. Le duo est rejoint par Harry, un *"flic psychique"* qui tente de préserver la maison Héron de la démolition, et par la plantureuse Amy Goldwyn, particulièrement sensible aux manifestations de l'au-delà. Tour à tour, les visiteurs sont gagnés par les esprits malfaisants... On ne peut pas dire que Fred Olen Ray cherche vraiment à innover. Il malaxe allègrement un peu de tout : **Evil Dead** (pour les maquillages des possédés), **La Maison du Diable** et **La Maison des Damnés** (pour l'équipe hétéroclite qui débarque dans les lieux), **From Beyond** (comme Pretorius, Henri Picard est un obsédé sexuel), **Amytiville** (pour l'intervention d'un prêtre exor-



La torture à mourir de rire du Comte Tickula

ciste). Fred Olen Ray réalise donc un véritable catalogue *La Redoute* du film de maisons hantées. Deux grandes surprises au générique de **Spirits** : ce benêt d'Erik Estrada (un des motards permanentés de la série *Chips*) sous la soutane du père Vicci, grand exorciste devant l'éternel et Carol Lynley que le réalisateur a sorti de sa retraite pour des raisons purement cinéphiliques. Dans la filmographie de l'actrice figurent deux films où les maisons hantées tiennent la vedette : **La Malédiction des Whateley** et **Le Chat et le Canari**. Quelle culture bon dieu

RESTAURONS LE PATRIMOINE

De la culture, Bruce G. Hallenbeck en possède une épaisse couche. Pas prétentieux du tout, il réalise modestement un remake du **Vampyr** de Carl Dreyer, un classique du fantastique d'auteur datant des années 30. Austère et intellectuel, **Vampyr** n'est pas vraiment un sujet juteux pour un cinéaste Z yankee. Bruce G. Hallenbeck ne baisse pourtant pas les bras. Son **Vampyre** à lui (avec un "e" pour bien marquer la différence) répond à la définition de *"western existentiel pour samouraïs et vampires"*. Pourquoi pas !

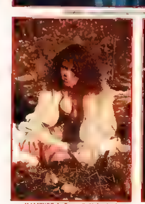
Bruce G. Hallenbeck qui aurait bossé sur **Les Bostoniennes**, **Ironweed**, **Les Européens** et *"beaucoup d'autres gros budgets"* (comme au café du coin peut-être ?) plante sa caméra dans un petit village du XIXème siècle. Son héros, David Gray, communique avec le monde des morts par l'intermédiaire des rêves. Il défie Dreyer (elle est bien bonne celle-là), toubib commandant l'armée des ténèbres assisté par Marguerite Chopin, une aristocrate décadente. La guerre fait rage...

De son côté, Rif Coogan refait **L'Homme Invisible** sous l'angle lubrique. Un scientifique invente une potion d'invisibilité dans le seul but de zieuter les nénettes sous la douche, de soulever les jupes et d'arracher les soutiens-gorge. Sous l'emprise de cette drogue, il perd totalement la boule et, sous une autre identité, s'acharne sur les étudiants qui l'ont autrefois humilié. Cet **Invisible Maniac** n'a qu'une idée dans la pellicule : déshabiller un maximum de filles, un sport qu'il pratique sur un tempo accéléré. Vedette de **Invisible Maniac**, la blonde Melissa Moore fréquente également **Nitey Nightmares**, nouveau titre de *Sorority House* : *The Seance* et **Demon in the House**.

Dans **Demon in the House**, une production Roger Corman, cinq donzelles décident de transformer une maison hantée en *"demeure de la fraternité"*. Mais il y a un os dans la moulinette, dans la mesure où Clive Hockstatter, défunt propriétaire des murs, surgit d'entre les morts suite à une séance de spiritisme. Il possède trois des bonnes femmes avant de se faire corriger par la survivante. Voilà ce qu'on appelle un scénario en béton. Comme celui de **Virgin High**, véhicule aux talents physiques de Linnea Quigley, papesse de la série Z hollywoodienne. Le réalisateur, Richard Gabai, suit les périples d'une école catholique investie par l'esprit d'une diablesse. Des incidents se produisent et une statue se transforme en créature sexy (Linnea Quigley)... *"Une comédie d'humour voir irrévérencieuse"* sermonne Galais, comblé à l'idée de diriger Burt Ward, Robin dans la série *Batman*.

C'est crétin, c'est débile, c'est con, mais qu'est-ce que c'est bon.

Marc TOULLEC



VAMPYRE de Bruce G. Hallenbeck
A ne pas confondre tout de même avec VAMPYR de Carl Dreyer !



FEATHERFACE : la victime se fait ici littéralement plumer par le sadique à la tronçonneuse



DEUX FLICS A DOWN TOWN

Pas de doute, Richard Benjamin connaît la musique et il joue ici les dilettantes tout en révisant ses classiques. Un vrai virtuose ! On ne saurait trop définir la recette exacte de Deux Flics à Downtown, mais gageons qu'il a dû mélanger très fort de L'Inspecteur Harry, un soupçon d'Action Jackson, une énorme pincée d'Arme Fatale et encore ça et là plein d'autres réminiscences polardesques, des poncifs, du cliché, bref du déjà vu en stock et en vrac au royaume du bon film de série américain.

Le héros, très propre sur lui, a gaffé quelque peu et se voit relégué dans un commissariat crasseux, en plein milieu d'un quartier bien craignos. Là, toutes les belles théories apprises à l'école de police n'auront plus cours et il devra rapidement s'adapter au nouvel environnement. Devenir enfin un vrai mec au contact de tous ces beaux policiers virils (ouh, les hommes, surtout calmes...). S'amorce aussitôt ici le classique schéma du duo de flics différents, mais qu'une estime réciproque va progressivement rapprocher au fil de l'action et des dangers traversés ensemble.

Forest Whitaker, brillant comme à l'habitude, joue le noir (il voulait faire le blanc, mais le casting n'était pas d'accord...), fonceur, bougon, mais grand cœur et surtout profondément marqué par la perte d'un co-équipier très cher. Air connu. Sa grande carcasse pataude fait des merveilles, face à un Anthony Edwards forçant outrageusement son personnage d'ingénu professionnel. Lequel bien entendu va très vite apprendre son boulot et conclure tout seul comme un grand une enquête héroïque au beau milieu de dealers super-méchants.



Après Haut les Flingues et J'Ai Epousé une Extraterrestre, Richard Benjamin positionne son film en équilibre instable entre la comédie de caractères et le film d'action qui cartonne. Hélas la convention des personnages et des situations ne ravira pas plus les acteurs de l'un ou de l'autre genre. Et si on cassait le moule une bonne fois pour toutes ?

Jean-Pierre PUTTERS

Down Town. U.S.A. 1990. Réal.: Richard Benjamin. Scén.: Nat Mauldin. Dir. Phot.: Richard H. Kline. Int.: Anthony Edwards, Forest Whitaker, Penelope Ann Miller. Dur.: 1h43. Dist.: Fox. Sortie le 23 mai 90.

GUNMEN

Après avoir été annoncé plusieurs fois sur les écrans, GunMen sort enfin. On l'a attendu, on l'a mérité ce fleuron de la nouvelle vague made in Hong Kong. Au lendemain de la Révolution Culturelle, une poignée de flics incorruptibles livre une lutte sans merci contre un trafiquant d'opium particulièrement féroce. Un scénario simple, des sentiments simples, des motivations encore plus simples. GunMen turbine dans un cinéma à l'état brut, un cinéma total. Kirk Wong se moque d'être trop mélo, trop violent, trop baroque. Il ne connaît pas la mesure et les préjugés. D'où l'incroyable candeur de ses GunMen, son essentielle naïveté qui ramène aux vieux classiques du cinéma américain. Pas de mesure, rien que de la démesure, laquelle prend toute son ampleur dans de mémorables gunfights. Kirk Wong ne compte pas les cadavres. Des types flambent mais continuent à lutter, d'autres empoignent la hache. Nous sommes en plein terrain d'action des Triades. La violence de GunMen enivre, surélève, enthousiasme. Kirk Wong traite les sentiments de la même façon. Il frappe directement au cœur. Sans arrière-pensée, sans frime aucune. Tour à tour grandiloquent, sensible, excessif, bestial, plein de raccourcis fulgurants dans le récit (en comparaison, certains films américains dit speedés semblent se dérouler au ralenti), GunMen réconcilie avec un cinéma typique des années 30. L'âge d'or du cinéma justement.

Marc TOULLEC

GunMen. Hong Kong. 1988. Réal.: Kirk Wong Scén.: Law Kam-Fai et Lip Wan-Fung. Mus.: Andy Lam. Mus.: Danny Chung. Prod.: Tsui Hark/Film Workshop/Golden Princess. Int.: Tony Leung, Waise Lee, Elizabeth Lee, David Wu, Adam Cheng... Dist.: 1H 35. Dist.: Sonda Films/Artédis. Sortie Paris prévue le 20 juin 1990.



JEUX DE GUERRE

Non, vraiment, rien ne change. Texas, par exemple, les cow-boys et les indiens. On croyait que tout était fini entre eux, que la hache de guerre était enterrée depuis longtemps. Eh bien, pas du tout ! Ils ne peuvent toujours pas se voir. Enfin si on en croit le dernier film de Franc Roddam.

Dans une petite ville du Montana, on célèbre le centenaire d'une bataille entre l'armée yankee et les peaux-rouges, autrement dit un massacre d'indiens, par une reconstitution historique de ce combat. Les "rednecks" du coin remettent le chapeau de leur grand-père tandis que les indiens se dessinent sur le visage les mêmes peintures de guerre que leurs aïeux. Tout ce petit monde se met en selle et on fait semblant de se faire la guerre pour faire plaisir aux touristes venus nombreux. Seulement, cette célébration réveille les tensions raciales entre les deux peuples et la reconstitution tourne au drame quand un des "rednecks-cow-boys" charge son arme avec autre chose que des balles à blanc et tue un jeune indien pour une vague histoire de bagarre dans un bar. Ses copains le vengent et s'enfuient à cheval dans les montagnes. Commence alors une longue traque.

Roddam est un fou de western. La volonté d'hommage au genre transpire à chaque plan de Jeux de guerre. On sent que Roddam porte cette envie de western en lui depuis longtemps. Alors pourquoi ne pas avoir réalisé un vrai western plutôt que cet hybride de Soldat Bleu et de Rambo ?

Et, puis, cette habitude de faire mourir les gentils au ralenti. C'est beau et émouvant une fois, mais quand c'est systématique, ça devient vraiment énervant.

Bon, cela dit, même si Roddam échoue dans ses envies de western et même si ses hommages se transforment rapidement en clichés, Jeux de guerre vaut le coup, ne serait-ce que pour voir Kevin Dillon en Geronimo de banlieue ou Emmet Walsh en chasseur d'hommes qui triture le crottin de cheval pour savoir depuis combien de temps les fugitifs sont partis.

Une bonne série B qui n'est sans doute pas ce que son réalisateur voulait en faire, mais qui reste extrêmement sympathique.

Didier ALLOUCH

War Party. U.S.A. 1988. Réal.: Franc Roddam. Scén.: Spencer Eastman. Mus. : Chaz Jankel Prod.: Bernard Williams Dir. Phot.: Brian Tufano. Déc.: Michael Bingham Int.: Kevin Dillon, Billy Wirth, Tim Sampson. Durée : 1 h 40 . Sortie prévue le 18 juillet 90.

METTONS LES VOILES

Les british prennent toujours leur pied à mettre en boîte le thriller. Ils l'ont récemment fait avec Un Poisson Nommé Wanda. Formé à l'école Monty Python à travers des séries TV loufoques, Jonathan Lynn effleure les films décrivant des casses et la fuite qui s'ensuit. Il a pour principaux protagonistes Brian et Charlie, deux braqueurs fatigués de la routine des attaques à main armée. Ils décident un beau jour de se retirer, mais leur boss ne l'entend pas de cette oreille. Démissionner c'est finir au fond de la Tamise, quelques kilos de plomb amarrés autour du corps. Les deux compères essaient finalement de piquer aux Triades chinoises deux valises bourrées de fric. Ils réussissent si bien qu'ils se retrouvent avec aux trousses leur boss secondé de deux tueurs, les asiatiques et la police. En désespoir de cause, nos gugusses se déguisent en bonnes sœurs et se planquent dans une école dirigée par des religieuses.

L'humour de Mettons les Voiles n'est pas vraiment léger-léger. Il fait néanmoins mouche. Toutes les situations croustillantes du travesti sont présentes à l'appel, y compris le gros type en nonne montant la garde devant les douches pour filles. Mettons les Voiles hérite donc de La Cage aux Folles. Jonathan Lynn se plaît d'ailleurs à jouer la carte du vaudeville. Les personnages n'en peuvent plus de se croiser, de se déguiser, de courir les uns après les autres, de se tirer dessus. Faut dire que les scénaristes ont mis le paquet en balançant au milieu des nonnes une brave fille myope comme une taupe.

Rythmé, inventif, délicieusement vulgaire, Mettons les Voiles décroche les points délicats. Tant mieux. En un mot : on se poile.



Cyrille GIRAUD

Nuns on the Run. Grande-Bretagne. 1989. Réal.: Jonathan Lynn. Scén.: Jonathan Lynn. Dir. Phot.: Mike Garfath. Mus.: Yellow & Hidden Faces. Prod.: Michael White & George Harrison pour Handmade Films. Int.: Eric Idle, Robbie Coltrane, Camille Coduri, Janet Suzman, Doris Hare... Dur.: 1H 45. Dist.: UGC. Sortie prévue le

CHASSEUR BLANC, CŒUR NOIR

Le grand Clint doit bien se bidonner aujourd'hui. Lui, le flic fasciste des années 70 se voit dérouler sur les derniers versions le tapis rouge cannois tandis que les critiques retournent allègrement leur veste les uns après les autres. Ceux qui écrivaient macho-facho il y a quinze ans, écrivent aujourd'hui "auteur". Dans Chasseur Blanc, Cœur Noir, Clint Eastwood ne se donne pas vraiment le beau rôle. Il incarne un cinéaste (John Huston) alcoolique, coléreux, tour à tour violent, tendre, irascible. Le personnage, par instant odieux, semble se moquer totalement de la préparation de son prochain film, African Queen, et ne vit que pour la chasse à l'éléphant. Il attend. Et nous aussi. Chasseur Blanc, Cœur Noir est donc un film sur l'attente. Mais une attente sous le soleil de plomb de l'Afrique en compagnie de Clint Eastwood n'ennuie pas. On se laisse prendre au piège d'un rythme langoureux, confortable, moite. Une attente première classe donc.

Récit obsessionnel, en retrait total d'un African Queen qui arrive à sa genèse, Chasseur Blanc, Cœur Noir entaille définitivement ce bloc de granit qui a pour nom Clint Eastwood. Et Clint Eastwood sait dévoiler les fissures de la pierre mieux que personne. Son monolithisme, présent depuis les débuts y compris chez Sergio Leone, est prodigieux.



Marc TOULLEC

White Hunter, Black Heart. USA. 1989. Réal.: Clint Eastwood. Scén.: Peter Viertel, James Bridges et Burt Kennedy d'après le roman de Peter Viertel. Dir. Phot.: Jack N. Green. Mus.: Lennie Niehaus. Prod.: Clint Eastwood pour Malpaso/Warner. Int.: Clint Eastwood, Jeff Fahey, George Dzundza, Marisa Berenson... Dur.: 1H 50. Dist.: Warner. Sortie nationale le 16 mai 1990.

COUPABLE RESSEMBLANCE

Réalisateur du Beau Père, Joseph Ruben n'en a vraiment pas eu de chance avec ce remarquable thriller. Mal sorti aux Etats-Unis, présenté au festival du film policier de Cognac l'an dernier où il obtint le Grand Prix, Coupable Ressemblance sort dans une période creuse. Si cela doit attirer l'attention sur lui, tant mieux. Sinon...

Le héros, Eddie Dodd, est un ancien de Woodstock qui n'a guère évolué depuis le temps du "flower power". Il fume des joints, porte une queue de cheval, brasse des principes désuets pour l'Amérique des yuppies et des arrivistes. Eddie Dodd, avocat de son état, serait donc un fossile ambulant s'il n'était pas un homme de loi hors du commun, un enquêteur émérite. Malgré lui, il accepte une affaire tordue à souhait, tirer de prison un jeune asiatique qui, derrière les verrous, aurait zigouillé un autre détenu. Et les témoins sont nombreux. Poussé par une stagiaire, Eddie Dodd commence une investigation pour le moins nébuleuse dans laquelle est compromise une juste cause.

Certains films s'octroient le titre de polar sans le mériter. Coupable Ressemblance en est un vrai de vrai, un thriller à deux cent pour cent. Jamais speed, toujours nonchalant, Joseph Ruben mène sa barque comme ces réalisateurs des années 50 qui faisaient merveille dans le genre. Même si les séquences d'action sont rares, le dialogue, brillant et percutant, passionne, fait progresser une histoire complexe, pleine de rebondissements surprenants. Une ambiance musicale très "film noir", l'humour et la performance de James Woods (avec lui, ce mot est inévitablement un euphémisme) achèvent de faire de Coupable Ressemblance une totale réussite.

Betty CHAFFE

True Believer. USA. 1988. Réal.: Joseph Ruben. Scén.: Wesley Strick. Dir. Phot.: John W. Lindley. Mus.: Brad Fiedel. Prod.: Walter F. Parkes & Lawrence Lasker. Int.: James Woods, Robert Downey Jr., Margaret Colin, Yuji Okumoto, Kurtwood Smith... Dur.: 1H 43. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue le 25 juillet 1990.



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







MAD MOVIES

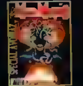
23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillage.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 La Préhistoire au Cinéma, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Demons II, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, la Série B.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Blows, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Cronenberg, Brazil, Invasion L.A., Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Le Fantôme de l'Opéra, Nightbreed, Frankenstein.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Retour des M.Vivants II.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 The Punisher, Phantasm I et II, Avoriaz 89.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.











BON DE COMMANDE

MAD MOVIES 23 24 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 ☐ ☐ 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7
8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24 25 26 ☐

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM__________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

COURRIER DES LECTEURS

Leon GASPARI
(Liège)

Sylvester Stallone couronné plus mauvais acteur des années 80, voilà bien la plus absurde et odieuse déclaration de ce début d'année 90. C'est en tout cas le palmarès de ces imbéciles qui viennent d'inventer les anti-Oscars précédant de quelques heures la remise des véritables statuettes. En fait, ces charognards se servent de la popularité des acteurs pour promouvoir leur exécrable gala. Ceux qu'ils visent sont évidemment les vedettes qui cartonnent au box-office, pas les comédiens de séries Z, ou même B. Seulement, ces derniers sont la plus souvent inconnus et ne sauraient apporter de la publicité à ces sangsues immondes. Ils préfèrent s'attaquer à Sylvester Stallone, quelqu'un qui sait mettre de l'émotion et du punch dans ses films. Un perfectionniste.
Il ne faut pas oublier que Stallone a déjà remporté l'Oscar pour son premier **Rocky**. Bien qu'ayant connu un succès moindre, des films comme **Rambo III** ont tout de même reçu dans la presse spécialisée un écho favorable. Sylvester Stallone symbolise le rêve américain, ce rêve qui permet à n'importe qui de devenir célèbre. L'attaquer par tous les moyens revient à attaquer l'espoir de millions de personnes. Stallone a également beaucoup apporté à la société américaine en soignant l'une de ses plaies, la guerre du Viêt-nam. Quand on évoque les critiques qui l'ont ainsi sabré, on ne peut s'empêcher de songer à ce que Coluche avait dit au Jeu de la Vérité : "vous êtes des enc... et je vous emm..."

Sandrine DEVAUX
(Paris)

J'ai remarqué un certain laisser-aller ce mois-ci, vos instincts bestiaux se sont déchaînés dirait-on.
Douze pages sur les stars du porno, alors là, les mecs, vous faites fort. Peut-être que certains d'entre vous se sont faits plaquer par leur petite amie. Et bien sûr, ils se défoulent dans ce dossier sur ces filles, certes belles, mais 12 pages...
Si un lecteur demande le tour de poitrine ou le C.V. d'une de ces comédiennes, je pense que des magazines comme *Playboy* s'en chargeront.
Les gars, vos hormones mâles ont pris le dessus sur votre intellect, un peu de nerf, merde !
Par pitié, pas d'autres dossiers sur le sujet, une ou deux pages dans chaque numéro d'*Impact* suffisent. Faites plutôt des portraits sur les acteurs de films porno. C'est un compromis comme un autre, mais après tout, des filles lisent votre journal.
Là, franchement, vous me décevez, vous qui êtes des sex-symboles (*dixit-on !*) pour nous, les lectrices. Alors pensez un peu à nous (*mais on ne pense qu'à vous, mes chéries*).

Didier JAYET
(Gevry)

Je tiens à vous féliciter pour votre numéro 26 qui a vraiment surpassé les 25 précédents. C'est courageux pour une revue consacrée au film d'action de pondre un dossier de douze pages sur les "super-nanas" (n'en mettez pas trop quand même).
Et comme la suite de ce dossier nous est annoncée prochainement, j'espère que vous y ferez une place à nos chères hardeuses nationales.
Un grand bravo également pour vos dossiers sur les effets spéciaux et pour le compte-rendu de l'American Film Market. Notons au passage que vous êtes l'unique revue à suivre les marchés du film.
Bon, je compte sur vous pour me donner une pêche d'enfer en juin en vue d'affronter ce satané Bac.

Eric TREUIL
(Cercy St Christophe)

Je suis en train de relire les 26 numéros d'*Impact*. Félicitations, c'est un bon magazine. Les critiques de films sont toujours bien foutues, un peu subjectives parfois, mais bonnes néanmoins.
J'aimerais toutefois apporter quelques remarques tout à fait précises. Où sont les pages supplémentaires promises dans l'éditorial d'*Impact* ? Je pense qu'elles ne pourraient qu'enrichir le contenu de la revue, même si vous augmentez de 5 francs le prix. *Impact* en vaut la peine. Pourquoi avoir supprimé le port-folio ? Je n'en vois pas la nécessité. A sa place, il aurait peut-être fallu un poster en pages centrales.

Des pages supplémentaires n'impliquent pas seulement une augmentation du prix de la revue mais surtout un travail rédactionnel beaucoup plus important. Et les sujets sont parfois rares, surtout qu'il faut les répartir entre Mad Movies *et* Impact *le plus harmonieusement possible. Quant au port-folio on n'en voit pas la nécessité dans la mesure où nous tâchons de publier dans chaque numéro une pleine page d'un acteur ou d'une actrice. Cela revient strictement au même, l'aspect gadget ringard en moins.*

Des hommes habillés en nonnes pour les lecteurs en mal de nanas et les lectrices en manque de mecs.

Le Carton du Mois

PLATOON LEADER





Inédit en salles, **Platoon Leader** traite de la guerre du Viêt-nam mais n'a évidemment pas l'ampleur de **Platoon** ou de **Outrages**. Un jeune lieutenant (Michael Dudikoff) débarque dans un camp miteux entouré par les Viêt-congs. Il est froidement accueilli mais impose à ses hommes des missions régulières dans la jungle...
Assez modeste d'apparence, **Platoon Leader** ressemble à priori à un quelconque **Portés Disparus** auquel le réalisateur, Aaron Norris, a d'ailleurs apporté sa contribution. **Platoon Leader** fait mieux. Il ne glorifie pas la violence, détaille des morts dégueulasses... Aaron Norris évite les clichés à la Rambo. Il leur préfère un côté documentaire, réaliste. Soldats aux tripes retournées, cantonnement boueux et artisanal, jungle truffée de pièges, exécutions sommaires, drogue... Pas de quoi pavoiser. Mais **Platoon Leader** tient également les promesses du spectacle. Les expéditions sont captivantes. Pleins de seconds rôles pittoresques et bien réalisé, **Platoon Leader** est donc à ne pas négliger.

USA. 1987. Réal.. Aaron Norris. Int.. Michael Dudikoff, Robert F. Lyons, Rick Fitts, William Smith... Dist.. Delta Vidéo



CANNONBALL III

Le retour des gros culs des routes américaines. Dean Martin, Burt Reynolds et Roger Moore cèdent la place à des nouveaux talents moins coûteux. Jim Drake (**Police Academy IV**) s'amuse à filmer des cascades spectaculaires à travers les 6000 kms que doivent parcourir les participants du Cannonball Run poursuivis par les flics. Tôle froissée et grosses vannes sont les principaux ingrédients de ce spectacle pompier qui ne risque pas de vous forcer les méninges.

Cannonball Fever/ SpeedZone. 1989. USA. Réal.. Jim Drake. Int.. Shari Belafonte, Peter Boyle, John Candy, Carl Lewis, Lee Van Cleef, Brooke Shields... Dist.. Delta Vidéo

PERSECUTION FATALE

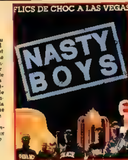
Jo, serveuse de bar, découvre que l'inconnu avec qui elle a passé la nuit cache un fusil. Le lendemain, un évêque sud-américain est abattu. Trois ans plus tard, Jo a refait sa vie en épousant un policier lorsqu'elle reconnaît le tueur dans un ascenseur. Elle s'aperçoit qu'il occupe un bureau dans l'immeuble où elle travaille, et prépare un nouvel assassinat. Sur ces excellentes prémisses, **Persécution Fatale** tient ses promesses et le rythme. Car bien entendu, le tueur reconnaît la jeune femme et entreprend de la faire disparaître. Le scénario, d'une logique implacable, développe un suspense terrible.

Dangerous Pursuit. USA. 1989. Réal.. Sandorn Stern. Int.. Alexandra Powers, Brian Wimmer, Elena Stiteler... Dist.. C.I.C. Vidéo

HOUSE OF THE RISING SUN

Méfiance lorsque sur la jaquette apparaît, en plus grand que la distribution, la mention "Musique : Tina Turner et Brian Ferry". Exact, on entend quelques tubes lorsqu'il ne se passe pas grand chose sur l'écran, ce qui arrive quand même très souvent. Autant acheter les disques !
Une journaliste se fait passer pour une call-girl afin d'écrire un article sur le sujet. Sa conscience professionnelle la poussera même à coucher avec un maquereau. Ce qui explique sans doute que l'histoire se finisse en queue de poisson. Il serait dommage d'abîmer les têtes de lecture de votre magnétoscope pour un navet de cette envergure. Le mien m'a recraché violemment la cassette et menace de se mettre en grève. J'espère éviter le pire en le soudoyant avec du X...

1989. Réal.. Greg Gold. Int.. Frank Annese, Jamie Barrett, Tawny Moyer. Dist.. Proserpine



NASTY BOYS

La guerre est au centre de **Nasty Boys**, téléfilm pour le câble et, semble-t-il, pilote d'une série. Les "nastys boys" constituent un commando de cinq hommes en marge des institutions policières. Ils déboulent partout en toute illégalité et laissent aux flics classiques le soin de boucler les dealers.
De facture classique, plutôt soigné (le réalisateur, Rick Rosenthal, est un ancien collaborateur de John Carpenter), **Nasty Boys** privilégie le côté humain. Même le flic fourbe a ses états d'âme.
Tout ceci se suit sans ennui, ni passion. Téléfilm oblige, la violence n'est jamais très explicite. Frustrant pour Rick Rosenthal, que les armes fascinent apparemment.

The Nasty Boys. USA. 1989. Réal.. Rick Rosenthal. Int.. Benjamin Bratt, Don Franklin, Craig Burley, Nia Peeples. Dist.. C.I.C. Vidéo

SCOOP

Presque aussi mythique que le détective privé, le journaliste sans peur et sans reproche est une figure classique du polar. A peine sorti de prison où il était condamné pour diffamation, Alan Price se lance sur deux enquêtes : la disparition d'un scientifique réputé, et les coulisses d'un club de rencontres très spécial où des strip-teaseuses dansant sur du verre pilé sont retrouvées mortes et mutilées. Bien entendu, les deux affaires sont liées et l'explication repose au fond d'un laboratoire clandestin. L'énigme est un petit peu tirée par les cheveux mais le film se suit sans déplaisir.

The Big Hurt. USA. 1986. Réal.: Barry Peak. Int.: David Bradshaw, Lian Lunson, Simon Chilvers... Dist.: G.C.R.



GLITCH !

Il y a deux Nico Mastorakis : celui qui signe des thrillers d'action bien torchés (**Panique sur la Ville, Heros Boys...**) et celui qui bâcle des comédies débiles (**Ninja Academy** ... et **Glitch !**). Deux nigauds s'introduisent dans la villa d'un producteur hollywoodien et se font passer pour lui. Pris au jeu, ils organisent des auditions avec des dizaines de starlettes, avant d'avoir à faire avec des truands venus récupérer une dette impayée. Tout cela est d'une nullité impensable et d'une absence totale de drôlerie. Exemple : le ninja homosexuel se bat contre une sculpturale jeune femme et s'écrie : "Il y a des jours où on regrette de ne pas être lesbienne !". Est-ce que ça vous fait rire ça ? *(Assez, oui, La rédaction.)*

1989. USA. Réal.: Nico Mastorakis. Int.: Julia Nikson, Will Egan, Steve Donmyer... Dist.: Delta Vidéo.

MEURTRES, AMOUR ET VIDEO

Dream Date est une agence de rencontres par vidéo. Des filles du club, toutes superbes, sont décimées par un sadique qui filme leur agonie avec un caméscope. Ce qui n'est pas forcément pratique. Bizarrement, les meurtres débutent alors que, sur les conseils d'un ami, un jeune homme spécialisé dans la vidéo s'inscrit au club. Comme par hasard, ce sont les femmes qu'il rencontre qui rejoignent l'au-delà. Avouons-le, on soupçonne au départ trois personnes et la surprise finale est qu'il s'agit bien de l'un du trio. C'est fort, ça ! Ceci dit, le film est bien mené et manie le suspense avec conviction.

***Dangerous Love**. 1988. Réal.: Marty Ollstein. Int.: Lawrence Monoson, Brenda Bakke, Terri Austin... Dist.: Hachette/ Film Office.*

PLEINE LUNE SUR PARADOR

Succès correct aux Etats-Unis, **Pleine Lune sur Parador** sort directement en vidéo dans l'hexagone. Il s'agit d'une variation sur le thème du **Prisonnier de Zenda**. Un acteur ringard prend la place du dictateur d'une république bananière d'Amérique du Sud dont il est le sosie parfait. Paul Mazursky (dernièrement **Enemy, une Histoire d'Amour**) s'essaie à la comédie burlesque. Plutôt avantageusement. Tous les lieux communs du thème pointent. Notamment l'apprentissage du comédien qui se prend rapidement au jeu. D'habitude sobre et plein de retenue, Richard Dreyfuss extériorise au maximum son jeu. En bref, il s'éclate et son plaisir est parfois communicatif.

Moon Over Paradise. USA. 1988. Réal.: Paul Mazursky. Int.: Richard Dreyfuss, Raul Julia, Sonia Braga, Sammy Davis Jr.... Dist.: C.I.C. Vidéo.

THE HARD WAY, LA VOIE DU SANG

Généralement commis à la réalisation de **Toubib du Régiment** et autre **Gynéco de la Mutuelle**, Michele Massimo Tarentini (**Prisonnière de la Vallée de Dinosaures**) se tire fort bien de ce film d'aventures musclées. Il s'attaque ici au cartel de la drogue à travers un de ses barons les plus cruels, Pinheiro. Un commando de trois mercenaires internationaux l'amènera à sa perte.

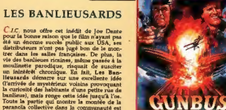
Il n'y a pas de quoi sabrer le champagne, mais cette série B tient allègrement la route. Cela canarde souvent, le vilain est un ignoble sadique qui n'hésite pas à ordonner à une douzaine d'hommes de tirer sur le chef de la police, déjà à terre. Dans le genre, Henry Silva compose un personnage de salaud croquignolesque. Très visible.

The Hard Way, The Only Way. Italie. 1988. Réal.: Michael E. Lemick (Michele Massimo Tarentini). Int.: Miles O'Keefe, Henry Silva, Sarah Sharman... Dist.: Antarès-Travelling.

LES BANLIEUSARDS

C.I.C. nous offre cet inédit de Joe Dante pour la bonne raison que le film n'ayant pas été un énorme succès public aux USA, ses distributeurs n'ont pas jugé bon de le montrer dans les salles françaises. De plus, la vie des banlieues ricaines, même passée à la moulinette parodique, risquait de susciter un ininterêt chronique. En fait, **Les Banlieusards** démarre sur une excellente idée (l'arrivée de mystérieux voisins provoquant la curiosité des habitants d'une petite rue de banlieue), mais ronge cette idée jusqu'à l'os. Toute la partie qui montre la montée de la paranoïa collective dans la communauté est d'un humour assez corrosif. Moins intéressante est la découverte des Klopek (les voisins à la conduite étrange), le scénario n'arrivant pas à passionner le spectateur sur ce qui se passe réellement dans leur demeure. Dès lors, le délire final qui se veut un feu d'artifice, tombe plutôt à plat. Dommage... Pour s'en remettre, Joe Dante vient de boucler Gremlins II. A quelque chose, malheur est bon !

***The Burbs**. USA. 1989. Réal.: Joe Dante. Int.: Tom Hanks, Bruce Dern, Carrie Fisher... Dist.: C.I.C. Vidéo.*



GUNBUS

Une grosse production dans les inédits vidéo. Cela change des budgets mesquins. Tout commence par un western classique et prend ensuite la route du film de guerre, un tantinet inspiré de **Ces Merveilleux Fous du Volant dans leurs Drôles de Machines**. Deux cow-boys sont plongés, en France, au sein de la guerre 14-18. Chevaleresque en diable et très soigné quant à la reconstitution d'époque, **GunBus** se clôt sur une bataille aérienne assez démente où fusent les objets volants les plus dingues. Les maquettes rappellent les effets spéciaux des **Sentinelles de l'Air**. Responsable des vols de Christopher Reeve dans le premier **Superman**, Zoran Perisic s'est fait plaisir en concrétisant ce rêve d'enfant. Triste retour à la réalité : **Gunbus** a été une catastrophe financière !

G.B. 1985. Réal.: Scott McGinnis, Jeffrey Osterhage, Ronald Lacey, Ingrid Held... Dist.: Scherzo.

Marcel BUREL



TORI WELLES

La Californie, terre des hardeuses, accouche d'une nouvelle enfant chérie, Tori Welles. La France, comme toujours, a un temps de retard. Nous le rattrapons ici...

Le nom de Tori Welles ne vous dit sûrement encore rien et pourtant, vous allez bientôt le maudire tendrement le matin en changeant vos draps. Eh oui, une seule vision, et ça y est, vous êtes accro de cette ravissante californienne née, est-ce un hasard, dans la Cité des Anges, et qui, désormais, hantera vos nuits. Exit Freddy, Wellescome Tori ! Précisons-le de suite, elle n'a rien à voir avec le pachydermique réalisateur de **Citizen Kane**, même si plus d'un citoyen aimerait bien la ..., et si son *rosebud* est en passe de devenir aussi célèbre que le traîneau d'Orson. Un *rosebud* qui ne risque pas de finir au feu. Il y est déjà...

Pourtant, c'est une spécialiste du 18. Elle le dit elle-même : *"J'adore regarder les hommes prendre leur pied"*. Elle possède d'ailleurs grâce à ce régime une vue parfaite, ce qui ne fait que confirmer l'adage populaire "Pompiers, bon oeil".

Avant d'enflammer les plateaux de ciné, la petite Tori brûlait les planches. Elle a été strip-teaseuse pendant trois ans, ce qui l'a amenée à rentrer en contact avec des actrices de X pour le moins convaincantes. Avec le Hard, on se fait de l'argent plus facilement. Soit. Elle rencontre donc fin 88 des producteurs qui, de suite, craquent pour ses yeux de braise et son corps sublime et musclé. Elle tourne dans **Broadway Brat** de Paul Thomas avec Nikky Randall (disponible chez *Talisman*), point de départ d'une année particulièrement chargée.

Plus de quarante films, et ce avec les meilleurs réalisateurs : F.J. Lincoln (son préféré), Paul Thomas, Henri Pachard, Scotty Fox... Il faut dire qu'elle est conseillée dans ses choix par son mari, le réalisateur Paul Norman, qui a été l'un des premiers à l'utiliser comme tête d'affiche dans **The Offering**. Rôle qui lui a permis de montrer qu'elle pouvait jouer la comédie, puisqu'elle se colle dans la peau d'une fille née sans vagin découvrant progressivement le sexe et le plaisir. Quand je dis "le plaisir", je devrais plutôt dire "les" car Tori est bisexuelle, le clame bien haut, et le prouve dans bon nombre de ses films. Notamment avec Victoria Paris dans **Busted** et **Pouvoir de Femme** (chez *Colmax*) de l'infatigable John Leslie, où elle incarne une jeune femme qui possède le pouvoir de se transformer en toutes les superbes créatures qu'elle croise. **Pouvoir de Femme** a reçu à Las vegas le Award de la meilleure scène Hard. Sa filmographie compte de nombreux titres ayant été récompensés, preuve que Tori s'inquiète de la qualité de ses apparitions. **Where the Boys Aren't** écope de l'Award du meilleur Lesbian Film, **Des Choses dans la Nuit** (chez *V.M.D.*) du meilleur 35 millimètres. Tori s'est vu attribué l'Award de la meilleure starlette en compagnie de sa copine Victoria Paris, et a été couronnée par les critiques meilleure révélation 89 au festival de Santa Monica.

Vous l'aurez compris, la bombe Tori a déjà explosé en Amérique. L'onde de choc commence à peine à nous parvenir ici par l'intermédiaire de quelques cassettes disponibles pour la plupart chez *Talisman* : **Busted Motel II**, **Sleeping Beauty Aroused**, **Torrid House**, **Torrid without a Cause** et surtout, pour la découvrir encore mieux, **True Confessions of Tori Welles**.

Avant de se quitter, dernier conseil de tonton Guy Liguili : une partie de ses films étant en VO, prenez-les comme devoirs de vacances et entraînez-vous à manier la jolie langue de Tori.

Guy LIGUILI


MICKEY ROURKE
CARRÉ OTIS
JACQUELINE BISSET
Après "9 semaines 1/2"
Mickey ROURKE
va encore plus loin...
l'Orchidée Sauvage
ROURKE
T'ATTEND AU
36 65 40 41
Un film de Zalman KING
VISION p.d.g. présente une production DAMON/SAUNDERS
Mickey ROURKE Jacqueline BISSET Carré OTIS Assumpta SERNA "WILD ORCHID"
Musique de Geoff MacCORMACK et Simon GOLDENBERG
Costumes de Luciano SOPRANI Co-producteur Howard WORTH Directeur de la photographie Gale TATTERSALL
Producteurs exécutifs David SAUNDERS et James DYER Produit par Mark DAMON et Tony ANTHONY
Scénario de Zalman KING et Patricia LOUISIANNA KNOP Montage de Zalman KING



DOLPH
LUNDGREN
DARK
ANGEL